

REVUE CITOYENNE TRIMESTRIELLE
DU CONSULAT GÉNÉRAL D'ALGÉRIE À LYON



ترويقةة

MARS 2026
NUMÉRO 4

TaRwika



C'est avec un immense plaisir que nous vous annonçons le lancement de **TARWIKA**, une revue culturelle trimestrielle conçue par notre représentation consulaire et rédigée exclusivement par des membres de notre communauté installée dans la région.

TARWIKA vient de l'arabe dialectal algérien qui signifie "**gorgée**".

Comme une gorgée, **TARWIKA** donnera au lecteur un avant goût de la culture algérienne en vue de susciter la curiosité et de l'inciter à aller à la recherche et la découverte d'une culture aussi riche que variée.

TARWIKA renvoie également à "**waraka**" ce qui signifie en arabe classique "**feuille**".

Feuille comme support d'écriture d'exposition d'idées, de pensées et d'émotions.

Feuille à lire, recevoir et interagir avec l'écrivain, ses messages et ses émotions.

Feuille comme les feuilles de l'endémique "**cyprés du Tassili**", à la fois solide, rare et ancré.

TARWIKA est donc un espace d'expression, un lieu où les voix de notre communauté peuvent s'élever et résonner.

Chaque numéro est une invitation à explorer notre patrimoine, à redécouvrir nos racines et à tisser des points entre notre passé et notre présent.

A travers les articles, les témoignages, les analyses et les créations artistiques, nous aborderons des thématiques variés allant de l'histoire au patrimoine, de la littérature à l'art en passant par le tourisme.

TARWIKA mettra également en lumière à chaque numéro une personnalité algérienne locale qui a réussi dans son domaine d'activité afin de partager son parcours et son expérience avec le lecteur.

Bienvenue dans le monde de **TARWIKA** et bonne lecture ...



EDITORIAL

Hommage au fondateur de TARWIKA

Dans cet éditorial, nous souhaitons rendre hommage au fondateur de cette revue culturelle et affirmer notre fidélité à la voie qu'il a tracée. Bien que ce texte n'ait pu être rédigé, comme à l'accoutumée, par lui, nous avons tenu à prendre la plume en son nom, à la fois pour honorer sa mémoire professionnelle et pour célébrer, à travers les articles choisis pour ce numéro, la richesse de notre patrimoine culturel.

C'est donc, avec une profonde gratitude et une vive émotion que nous saluons aujourd'hui M. Abdelaziz MAYOUF, dont la mission en qualité de Consul Général d'Algérie à Lyon vient de s'achever, après cinq années d'un dévouement exemplaire.

Durant tout son mandat, il a su incarner les valeurs de service, de solidarité et de proximité avec une constance remarquable. Son engagement sincère, sa disponibilité et son sens aigu du devoir ont laissé une empreinte durable au sein de notre communauté. Par son action, il a su bâtir des ponts, renforcer les liens, et représenter notre pays avec dignité, intégrité et passion.

En quittant ses fonctions, il laisse derrière lui un héritage précieux : celui d'un serviteur profondément attaché à sa communauté, ayant œuvré avec cœur, loyauté et abnégation. Il nous rappelle, par son parcours, que la responsabilité n'est jamais une simple distinction, mais avant tout un devoir, et que servir sa communauté comme son pays constitue l'une des missions les plus nobles.

La création de cette revue culturelle, entreprise avant la fin de son mandat, s'inscrit dans cette vision : rendre hommage à la culture algérienne, la faire rayonner, la transmettre et la valoriser. Poursuivre l'œuvre qu'il a initiée est non seulement une marque de fidélité, mais également une nécessité pour préserver nos valeurs et promouvoir notre patrimoine.

Au nom de l'ensemble du personnel consulaire et de toute la communauté, nous tenons à lui exprimer nos remerciements les plus sincères.

L'équipe éditoriale

Pour la Communauté Algérienne à Lyon



Table des matières

05



PORTRAIT par Zouina ZOUITA HADRI
Cheikh Khaled BENTOUNES

26



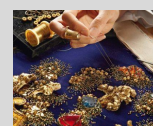
METIER D'ART par Salima NEHAOUA
Poterie et Céramique d'Art

13



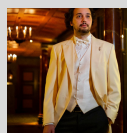
HISTOIRE par Redouane LAALA-BOUALI
Terre de mémoire, terre d'humanité

30



HISTOIRE DE L'ART par Zohra MADANI PERRET
Broderie d'art

16



MUSIQUE par Yanis TALEB
Rencontre entre deux univers musicaux

36



DECOUVERTE par Hania ZAZOUA
Brokk'Art

20



**DOSSIER - LÉON XIV, SOUVERAIN
PONTIFE AU PAYS DE SAINT AUGUSTIN**

38



(EN) QUETE par Yacine ADIDOU
Sur nos traces

22



LITTÉRATURE par Abdelkader GHELLAL
Khadra, Shakespeare, Kafka

Cheikh Khaled BENTOUNES





Unesco 2015

Vous êtes le guide spirituel de la Tariqa Alâwiyya, héritier d'une tradition soufie dont l'influence dépasse largement le seul champ de la pratique spirituelle.

Votre engagement s'inscrit à la fois dans la fidélité à une lignée initiatique et dans une ouverture résolue au monde contemporain. Fondateur et président d'honneur de l'Association Internationale Soufie Alâwiyya (AISA), vous êtes également à l'origine d'une initiative qui a marqué la scène internationale : l'adoption par l'Organisation des Nations unies de la Journée internationale du vivre-ensemble en paix, célébrée chaque année le 16 mai. À travers la fondation Djanatu al-Arif, dont vous êtes le fondateur, vous œuvrez aussi à promouvoir une éducation fondée sur la culture de la paix. Votre parcours témoigne d'une démarche rare : concilier la profondeur de la tradition soufie avec les défis d'un monde globalisé traversé par des tensions identitaires, religieuses et culturelles. À ce titre, votre parole comme votre engagement interrogent autant qu'ils inspirent.

Dans cet entretien, nous souhaiterions éclairer nos lecteurs sur les différentes dimensions de votre cheminement : l'héritage spirituel, l'engagement, mais aussi votre vision du rôle de la spiritualité dans les sociétés contemporaines.

Commençons par la question de la filiation et de l'héritage spirituel.

1 – La filiation spirituelle et la Tariqa Alâwiyya

La Tariqa Alâwiyya s'inscrit dans une longue tradition initiatique du soufisme. Vous êtes l'héritier d'une lignée spirituelle qui remonte notamment à Cheikh Ahmad al-Alâwi.

Pourriez-vous nous expliquer ce qu'est cette voie spirituelle et comment vous en êtes devenu aujourd'hui le guide ?

KB: je suis né en Algérie, à Mostaganem, dans un environnement profondément imprégné de soufisme, la spiritualité de l'islam, où prières et enseignements rythmaient le quotidien. Pourtant, ma trajectoire m'a d'abord éloigné de cet héritage.

Je suis parti faire mes études en Angleterre, puis j'ai connu le Paris de Mai 68, entre Saint-Michel et Saint-Germain. Ensuite, je me suis lancé dans l'import-export et j'ai ouvert plusieurs boutiques de mode. Je suis passé d'un univers spirituel stable à un monde de contestation, de mannequins et de stylisme. Fasciné par ce qui brille, j'ai oublié mon passé. En 1975, tout a basculé. Mon père, le Cheikh Hadj al-Mahdi Bentoune, est décédé à l'âge de quarante-sept ans. Je suis retourné en Algérie pour ses funérailles, avec mes cheveux longs, mon jean, mon blouson de cuir et ma révolte intérieure. À ma grande surprise, le conseil des sages m'a désigné comme successeur pour représenter la confrérie soufie. Ce fut un choc. J'ai d'abord refusé cette responsabilité, et peu à peu j'ai commencé à décliner physiquement. On a cru que j'étais malade. En réalité, c'était un feu intérieur, une lutte entre mon ego et cette énergie spirituelle qui voyait en moi quelque chose que je refusais d'accepter. Les sages recherchaient un homme-pont, un trait d'union entre deux mondes.

Après près d'un an et demi de lutte intérieure, le jour où j'ai enfin accepté cette mission, ce feu s'est apaisé. Mon ego s'est pacifié, acceptant de porter une charge qui le dépassait. Ainsi a commencé une véritable aventure, d'abord faite d'apprentissages.

Bien que mon enfance ait été bercée par les enseignements soufis, je les percevais comme un simple héritage religieux et intellectuel. Ce qui a tout changé, c'est l'initiation : chaque mot a pris un sens profond, chaque symbole s'est révélé porteur d'une sagesse cachée. J'ai compris que nous sommes souvent aveugles à la lumière qui nous entoure, alors qu'une sagesse est à portée de main pour qui sait la percevoir.

2 – La JIVEP et l'inscription dans le monde contemporain

Sous votre impulsion, la TariqaAlâwiyya a pris une dimension résolument contemporaine, notamment à travers des initiatives liées au dialogue interculturel et à la promotion du vivre-ensemble. Votre engagement a notamment conduit à l'adoption, par l'Assemblée générale des Nations unies, en 2017, de la résolution A/RES/72/130 proclamant le 16 mai Journée internationale du vivre-ensemble en paix. **Comment cette initiative est-elle née ?**

KB: Face à la montée des conflits, de l'extrémisme violent, de la haine et de la méfiance entre peuples, cultures et religions, la communauté internationale se trouve confrontée à une urgence : construire une paix durable par le dialogue, la tolérance et la reconnaissance mutuelle.

L'absence de compréhension entre civilisations alimente l'exclusion, le repli sur soi et les discriminations, menaçant la cohésion mondiale. C'est dans ce contexte qu'a émergé le concept de Journée Internationale du Vivre-Ensemble en Paix, comme réponse pour dépasser ces fractures. Elle vise à créer du lien, encourager la fraternité, la solidarité, et reconnaître la richesse des différences dans un esprit de coexistence pacifique.

Initiée en 2014 lors du congrès international « Féminin, Parole aux femmes » à Oran, l'idée a été soutenue pendant trois ans et demi par des ONG, des personnalités engagées et des institutions internationales, avant d'être portée à l'ONU avec le concours actif de la diplomatie algérienne. Cette journée internationale a été pensée comme un outil à la fois symbolique et pratique pour mobiliser chaque année États et citoyens autour des valeurs de paix, d'unité et de respect mutuel, afin de prévenir les radicalisations et promouvoir une humanité réconciliée.

La Journée a été adoptée par la résolution A/RES/72/130 à l'unanimité des 193 États membres des Nations unies, le 8 décembre 2017, et est célébrée chaque année dans de nombreux pays.

3 – Djanatu al-Arif et le programme « Initiation à la culture de la paix »

Votre engagement pour le développement durable a donné naissance à la fondation méditerranéenne du développement durable « Djanatu al-Arif », porteuse de plusieurs objectifs et missions. **Pourriez-vous éclairer nos lecteurs sur le programme pédagogique « Initiation à la culture de la paix » ?**

KB: Le projet est clair : sortir de la culture du « je » pour entrer dans celle du « nous ». Placer la paix au cœur des enseignements et des apprentissages – voilà l'objectif auquel je consacre aujourd'hui tous mes efforts et tout mon espoir. Car si nous aspirons sincèrement à la paix, nous devons investir pleinement dans sa construction. Et pourtant, il n'existe aujourd'hui ni ministère, ni académie, ni université véritablement dédiée à cet enjeu, alors même que les conflits et les guerres s'intensifient partout dans le monde. C'est pourquoi l'Éducation à la Culture de Paix, dès le plus jeune âge, est essentielle : elle porte en elle la promesse d'une nouvelle conscience. Atteindre un état de paix durable implique de réfléchir en profondeur aux conséquences de nos choix individuels et collectifs pour engager une transformation de nos comportements, de nos mentalités et de nos politiques, à tous les niveaux : local, national et global. Comme le rappelle le préambule de l'Acte constitutif de l'UNESCO, adopté à Londres le 16 novembre 1945 : « Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix. » La conscience humaine, siège de notre bien-être, peut devenir un levier puissant pour développer l'empathie, la tolérance, la coopération et une véritable économie de paix. Intégrer la complexité et la diversité des réalités sociales, culturelles et politiques nous aide à mieux comprendre les enjeux actuels et à construire ensemble une culture qui valorise l'engagement citoyen et la participation active à un vivre-ensemble pacifique et équitable.

Quant au développement durable, la spiritualité nous invite à prendre conscience des liens profonds qui nous unissent à la nature, et à reconnaître le miracle discret mais constant de ses bienfaits quotidiens. La nature n'est ni une marchandise ni une simple ressource à exploiter : elle est notre mère nourricière, source de vie, d'équilibre, de beauté et d'inspiration. La réduire au prisme de l'utilitarisme ou du profit revient à trahir notre lien originel avec elle.

Il nous revient donc d'adopter une posture de gardiens responsables, et non de prédateurs insatiables. En nous plaçant en gestionnaires conscients, nous comprenons que protéger la nature, c'est en réalité protéger notre propre avenir. En observant la diversité infinie de ses formes, de ses rythmes et de ses cycles, se révèle un principe fondamental : celui de l'unité dans la diversité. L'économie de la nature est circulaire, sans gaspillage, sans déchet.

Le Coran nous le rappelle dans un verset empreint de sagesse et d'humilité : **« C'est d'elle (la terre) que Nous vous avons créés, en elle Nous vous ferons retourner, et d'elle encore Nous vous ferons sortir une fois de plus. » (Coran 20:55)**

Ce rappel spirituel nous pousse à faire émerger une conscience écologique globale, fondée sur le respect et la préservation de la sacralité de la vie. En prenant soin de la Création, c'est aussi notre lien avec le Créateur que nous honorons.

L'éducation à la culture de la paix est un chantier colossal et d'une importance capitale. Travailler avec des enfants est une véritable bénédiction : aujourd'hui, une quinzaine d'écoles dans le monde pratiquent cette pédagogie. Pour les générations à venir, il est essentiel de semer cette graine dans leur conscience, afin qu'elle grandisse avec eux.

Nous avons mené des expériences dans des écoles en Algérie, en Indonésie, en Suisse, en France et dans d'autres pays ; plusieurs thèses et doctorats y ont été consacrés. Les Pays-Bas ont été les premiers à soutenir le projet : leur ministère de l'Éducation a mis à notre disposition une école et un budget sur cinq ans pour tester cette approche. Les résultats sont déjà visibles chez des enfants de 4, 5 ou 6 ans.

Un des outils essentiels est le cercle, pour illustrer l'interconnexion : je me situe comme un point du cercle à la fois premier et dernier parmi tous les autres. Ma vie ne se construit pas seule, mais en synergie avec les autres. J'ai tout à gagner à cultiver la camaraderie plutôt que la violence. Nous avons testé ces méthodes dans des zones sensibles, avec des résultats probants en seulement six ou sept mois : changement de comportement, meilleure concentration, facilitation des apprentissages.

Nous utilisons également des jeux d'éveil à l'altérité et l'apprentissage aux solutions qui incitent l'enfant à s'ouvrir au monde plutôt qu'à se replier sur lui-même, sa culture ou sa religion.

Car ce sont nos enfants, nos petits-enfants et les générations futures qui paieront le prix de nos actions d'aujourd'hui. Regardez ce que nous leur laissons : réchauffement climatique, violence, fractures sociales... C'est insensé, nous perdons de plus en plus notre humanité. Le monde est gouverné par la force et l'intérêt matériel, ce qui génère encore plus de violence. Je crains que le seul recours qui restera à certains soit de se manifester par la violence pour exister.



l'Emir Abdelkader

Pour éviter cela, il est temps de rétablir le rôle de la médiation, second outil que nous utilisons : former les enfants dès le plus jeune âge à créer des liens, les recréer, rétablir la confiance pour prévenir les conflits, voire les régler en dernier recours.

Enfin, citons la méditation ou l'intelligence du cœur. C'est un moyen d'acquérir une meilleure connaissance de soi. La méditation aidera l'enfant à calmer son agitation et à accéder à un état d'apaisement qui lui permettra le discernement. Elle facilitera la mise en pratique des valeurs transmises par les écoles de paix. L'enfant se familiarisera avec ces valeurs pour les distinguer des contre valeurs et les mettra en œuvre en vue du « bel agir – Ihsan ». Pour cultiver sa capacité d'attention, il peut apprendre à se concentrer sur un seul objet et réfléchir avant d'agir.



Palais des Nations Genève, Scouts

Depuis leur création, AISA ONG Internationale et la Fondation Djanatu al-Arif à Mostaganem ont connu un parcours remarquable. Malgré des moyens modestes, elles ont initié et mené de nombreuses actions d'envergure pour la promotion de la culture de paix.

Parmi ces actions :

- L'organisation de rencontres internationales sur de grands enjeux de notre époque :
 - « Pour un islam de paix » (2001, UNESCO - Paris)
 - « Pour un islam spirituel, libre et responsable » (2010, Palexpo-Genève)
 - « Le Congrès du Féminin – Parole aux femmes » (2014, Oran)
 - « L'islam et les défis contemporains » (2015, UNESCO - Paris), à l'occasion de la décision de l'UNESCO, lors de sa 37e Conférence générale (novembre 2013), qui reconnaît notamment la contribution de l'ordre soufi Alâwî au dialogue interreligieux et à l'équilibre entre profane et sacré.
 - Le dernier séminaire tenu à Tunis en décembre 2025 : « La Paix, un engagement, 50 années d'actions », séminaire intergénérationnel sur l'Éducation à la Culture de Paix et l'intelligence artificielle.
- Des actions auprès des Nations unies qui ont contribué à la proclamation, à l'unanimité des 193 États membres, de la résolution A/RES/72/130 instituant la Journée Internationale du Vivre-Ensemble en Paix, adoptée le 8 décembre 2017.
- L'organisation de séminaires annuels d'éducation à la culture de paix destinés aux jeunes dans plusieurs villes : Toulouse, Cannes, Sarrebruck, Mandelieu-la-Napoule, Murcia, Hammamet, Sarajevo, Tunis, etc.
- La célébration de la Journée Internationale du Vivre-Ensemble en Paix dans de grandes villes à travers le monde : Paris (UNESCO), Cordoue, Valence, Almere-Amsterdam, Turin, Genève, Nice, et d'autres encore.
- Des formations à l'Éducation à la Culture de Paix et la création d'écoles de paix dans plusieurs pays.
- Les 2 et 3 octobre 2024 s'est tenu le premier colloque international sur la situation de l'arganier en Algérie à Mostaganem. Organisé en partenariat avec l'École supérieure en sciences biologiques d'Oran, cet événement a réuni des participants de plusieurs pays notamment l'Espagne, la France, l'Italie, le Canada, les États Unis, et la Jordanie ainsi que des représentants de la FAO et de l'UNESCO. Les échanges ont mis en lumière l'importance de préserver l'équilibre entre l'homme et la nature. Véritable trésor patrimonial et écologique, l'arganier apparaît comme le symbole d'un équilibre à la fois fragile et précieux qu'il convient de protéger et de valoriser. Pour l'avenir, je souhaite que cette dynamique, portée par l'engagement libre et volontaire de leurs membres, se poursuive et se renforce. Indépendantes de toute aide extérieure, notre ONG et la Fondation doivent continuer à propager ce message de paix, à former chaque année de nouvelles personnes à la médiation et à rester fidèles à ce message universel de réconciliation.



Tunis 2025

4 – La visite du pape Léon XIV en Algérie

Le pape Léon XIV s'apprête à se rendre, du 13 au 15 avril 2026, en Algérie, sur les traces de son père spirituel, saint Augustin d'Hippone. **Quel sens donnez-vous à cette visite ?**

KB: Après la cérémonie de béatification des moines de Tibhirine, qui s'est déroulée le 8 décembre 2018 à Oran, l'Algérie s'apprête à recevoir, le 13 avril 2026, le pape Léon XIV. Cet événement de portée internationale marque la volonté d'ouverture de notre pays et du Président de la République, Monsieur Abdelmadjid Tebboune, au dialogue universel entre l'islam et le christianisme. Alors que l'état de notre planète devrait suffire à nous alerter, cette visite nous rappelle qu'il est temps d'adopter une nouvelle approche : chercher, individuellement et collectivement, des remèdes et des solutions aux défis qui nous assaillent.



Pour un Islam de la Paix Unesco 2000

Je vous invite à une profonde introspection en vue de la réconciliation de la famille humaine.

Comme le souligne le verset 48 de la 5e sourate du Coran : « Si Dieu avait voulu, certes Il aurait fait de vous tous une seule communauté. Mais Il veut vous éprouver en ce qu'Il vous donne. Concurrencez-vous donc dans les bonnes œuvres. C'est vers Dieu qu'est votre retour à tous ; alors Il vous informera de ce en quoi vous divergiez. »

Ce verset nous rappelle que l'humanité, avant d'être appartenante à une culture, une religion ou une nation, est d'abord un état de conscience. Une conscience élargie devient indispensable pour faire face aux enjeux colossaux de notre époque — sociaux, politiques, écologiques, climatiques, économiques ou spirituels.

Nous avons besoin d'une vision nouvelle, capable d'ouvrir en chacun de nous un espace où l'autre a pleinement droit à sa place et à sa dignité. Cette vision seule peut susciter une remise en question salutaire : de nos systèmes, de nos ambitions, de notre rapport au monde et à l'autre.

Pour vivre et prospérer, notre société a besoin d'une orientation commune, d'un idéal fédérateur porteur de sens et de cohésion. Chacun pourra alors prendre conscience qu'il fait partie d'un tout, d'un même corps, et qu'en œuvrant pour le bien commun, il agit aussi pour son propre bien et pour l'avenir de sa sécurité.

5 – L'Algérie, terre d'héritage spirituel et de dialogue

La terre algérienne a donné au monde de grandes figures spirituelles : saint Augustin, sainte Monique, Cheikh al-Alâwi, l'émir Abdelkader, Sidi Boumediène, Lalla Zineb, Cheikh Abdelhamid Ben Badis, pour n'en citer que quelques-unes.

Pensez-vous que l'Algérie puisse aujourd'hui renouer avec son héritage spirituel et devenir symbole du dialogue entre les religions ?



Zitouna, Tunisie 2025

KB : Notre terre est féconde d'avoir vu naître des hommes et des femmes d'exception, dont certains noms demeurent gravés dans la mémoire collective. L'histoire, inlassablement, nous le rappelle. Il est des figures qui, par leur profondeur, leur humanisme et leur grandeur d'âme, incarnent à elles seules l'originalité et la finesse de l'esprit d'une civilisation. Comprendre l'islam, c'est aussi découvrir la vie, la pensée et les actions de ceux qui ont su porter son message sur le plan le plus universel.

Parmi eux, l'émir Abd el-Kader brille comme un phare intemporel : héros infatigable de la résistance à la puissance coloniale, diplomate remarquable, lettré et philosophe, mystique épris d'amour divin – il fut tout cela à la fois. Homme d'action et de contemplation, il a marqué d'une empreinte durable l'histoire des relations entre les deux rives de la Méditerranée.

Notre pays, dont le destin est hors du commun, a traversé d'innombrables épreuves, dont la tragique décennie noire qui a marqué les mémoires au fer rouge. Mais grâce à la force d'âme et à la résilience de son peuple, il a su chaque fois se relever — éprouvé, souvent blessé, mais toujours debout. Terre qui fut laboratoire des conquêtes coloniales, qui a subi les dérives autoritaires et affronté les ténèbres d'un fondamentalisme obscur et destructeur, elle aspire aujourd'hui à la dignité, à la justice, à la paix et au respect de chaque être humain, homme ou femme, jeune ou moins jeune.

Allons-nous, ensemble, chacun à sa manière, contribuer à saisir cette chance : bâtir l'avenir l'un avec l'autre et non l'un contre l'autre ? Comprendrons-nous que le « vivre-ensemble en paix » – que notre pays a su offrir au monde – n'est pas un simple slogan, mais une véritable opportunité pour rassembler, dans leur diversité, les courants de pensée qui composent notre société ?

Une société, une nation ressemble à un corps, où chaque membre est indispensable et d'égale valeur. Nul ne peut être écarté tant qu'il œuvre pour la prospérité, l'unité et la liberté d'autrui. Ne nous laissons plus enfermer dans les débats stériles ni dans les stratégies de pouvoir qui nous divisent, nous détournent et nous empoisonnent l'existence. Soyons sincères dans le service d'un idéal commun qui nous rassemble, croyants ou non, riches ou modestes, autour d'un même défi : retisser les liens d'humanité et de fraternité entre tous.

Ce peuple a besoin d'aimer et d'être aimé. Où sont celles et ceux qui, par dévouement et lucidité, répondront à son appel ? Commençons par purifier la base, en retrouvant l'esprit de vérité et de lumière qui fait de l'islam un chemin d'élévation, de sagesse et d'ouverture – bien au-delà des spéculations qui aujourd'hui l'enchaînent.

Pour exister, il faut veiller à entretenir les liens, se mettre ensemble, en synergie avec les autres : ceux qui nous ressemblent comme ceux qui sont différents, qui nous semblent étrangers.

« J'ai été envoyé, disait le Prophète Mohammed (ssp), pour parfaire ce qu'il y a de généreux dans la nature de l'homme. »

Comment agir ensemble, construire ensemble, s'éduquer ensemble, et trouver une vision commune qui nous invite à nous nourrir d'une histoire unifiée de notre humanité ? Comment préparer les futures générations pour qu'elles construisent leur avenir l'un avec l'autre, et non l'un contre l'autre ? Comment se souvenir de l'unité originelle de l'humanité évoquée par le Prophète Mohammed (ssp) dans cette parole : **« Vous êtes tous d'Adam, et Adam est de terre » ?**

Quant à la relation entre les trois monothéismes, Louis Massignon la décrit en ces termes :

« Si la mission liturgique de la langue hébraïque s'est achevée avec la loi et les prophètes, celle de l'araméen avec la bonne nouvelle du Messie, la mission liturgique de l'arabe n'est pas encore achevée parmi les nations. Elle a été faite langue de l'islam, "soumission à la foi", afin de devenir un jour la langue du Salam, de la Paix, souhaitée enfin aux créatures de la part de Dieu. » (L'Islam et l'Occident, Cahiers du Sud, 1947, p. 163)



Conférence Arganier 2024

6. La sagesse soufie face aux défis contemporains

Dans un monde traversé par les crises, les tensions identitaires, certaines formes de radicalisation, mais aussi dominé par la vitesse, la technologie et l'immédiateté, **pensez-vous que la sagesse soufie peut répondre à ces défis ?**

CB : Neuf ans après l'adoption historique, le 8 décembre 2017, de la Journée Internationale du Vivre-Ensemble en Paix par les Nations unies, nous nous trouvons à la croisée des chemins, face à un choix décisif qui engage le destin des générations futures. Les multiples crises que traverse notre monde placent l'humanité dans une situation d'urgence qu'il n'est plus possible d'ignorer.

Face à cette réalité, une vision alternative s'impose : elle nous invite à réinterroger nos systèmes de gouvernance, le sens que nous donnons à la vie humaine, ainsi que notre manière d'être au monde et aux autres. Cette remise en question est la condition pour relever les défis planétaires — sociaux, politiques, écologiques, climatiques, économiques ou spirituels. Pour vivre et prospérer, le monde d'aujourd'hui a besoin d'une vision partagée, d'un idéal commun qui unit au lieu de diviser, qui relie au lieu d'opposer. Tout nous appelle à dépasser la culture du « je » — centrée sur l'individualisme et l'égoïsme — pour renouer avec la culture du « nous », celle de l'unité, de la solidarité et de la responsabilité. C'est à cette condition que nous pourrions retrouver le chemin d'une humanité unifiée et apaisée.

C'est précisément ici que prend tout son sens l'Éducation à la Culture de Paix, dès le plus jeune âge : en plaçant la paix au cœur de toutes les relations humaines, elle éveille les consciences à notre interdépendance et à notre responsabilité envers toutes les formes de vie sur Terre. Elle prépare l'émergence d'une nouvelle conscience universelle capable de transformer nos modes de pensée et nos pratiques.

Trois voies d'avenir se dessinent aujourd'hui devant nous.

- La voie de l'autodestruction, rendue possible par la puissance nucléaire et l'aveuglement des logiques de domination.
- La voie de l'insouciance, celle qui consiste à se laisser dériver, passivement, au gré des dérèglements climatiques et des injustices croissantes.
- Enfin, la voie de la Paix, celle qui place la solidarité, la coopération et la fraternité au centre de notre gouvernance mondiale.

Les crises que nous traversons ne sont pas seulement des menaces ; elles peuvent devenir des opportunités de renaissance collective. Au cœur du chaos se trouve la possibilité de guérir les maux profonds de notre humanité. Nous ne pouvons fuir cette responsabilité : chacun de nous est concerné, chacun de nous est une cellule vivante du grand corps qu'est l'humanité.

Palais des Nations Genève 2024





L'Algérie, terre de mémoire, terre d'humanité - 2

Redouane LAALA-BOUALI

“ Plongez avec nous dans l'épopée millénaire de l'Histoire de l'Algérie, un voyage captivant dont le premier volet était les origines préhistoriques ”

Cette humble rétrospective s'efforce de retracer le souffle d'une nation et l'âme de son peuple.

Il y a fort longtemps, au cœur du vaste désert du Sahara et des plaines qui constituent l'Algérie d'aujourd'hui, vivaient des peuples traditionnels qui ont su faire rimer vie et survie dans un milieu que beaucoup auraient jugé invivable. Parmi eux, les Garamantes, les Numides et les Gétules dont nous allons aborder l'histoire de manière succincte mais avec un engouement certain. Ces peuples ont tracé un héroïque chemin, raconté avec passion tant par les auteurs antiques que par les chercheurs contemporains.

Ainsi, sur le sol de l'actuel Algérie, les Numides, occupaient dès le IV^{ème} siècle avant notre ère, les régions du nord, où ils formaient plusieurs royaumes organisés. Leur puissance militaire, en particulier leur cavalerie d'élite, s'étendait largement au-delà de leur espace régional et fit d'eux des acteurs majeurs des conflits méditerranéens. D'ailleurs, l'historien antique Salluste, dans ses chroniques romaines, relate leurs luttes ardentes pour défendre leur territoire face à Rome. Ces sociétés numides, structurées et dynamiques, parlaient des langues anciennes d'Afrique du Nord qui étaient le souffle vivant de leur culture et de leur identité.

Ils furent également de fins diplomates et des bâtisseurs d'un monde en pleine mutation. Il semblerait que l'on utilise traditionnellement plusieurs alphabets sur les terres ancestrales Algériennes. On en distingue au moins trois : le libyque occidental et le libyque oriental qui sont enracinés dans l'Antiquité et l'alphabet saharien plus énigmatique. Ce dernier semble avoir traversé le temps, reliant les échos de l'Antiquité aux murmures du Moyen Âge. Pourtant le voile du doute demeure et il est difficile de savoir s'ils furent réellement contemporains, car seuls les textes écrits en libyque oriental ont livré des datations précises, comme celles connues sous le nom de RIL 2, datant de 138 avant notre ère (S. Chaker 2008).

À titre informatif, à Siga dans la Wilaya de Ain Temouchent se sont déroulées entre 1976 et 1978, trois campagnes importantes de recherche archéologique, qui ont permis des découvertes majeures notamment des vestiges du mausolée royal de la tribu des Massaesydes que l'on attribue au roi Syphax ou à son fils Vermina.

Quant aux Gétules, plus au sud et à l'est du Sahara Algérien, ils menaient une vie de pasteurs nomades, s'adaptant avec une remarquable résilience aux conditions arides du désert. Strabon dans son célèbre ouvrage Géographie, présente notamment une synthèse ethnographique et géographique dans laquelle il décrit ces derniers comme un peuple fascinant, le plus puissant des nations libyques, capable de subsister dans des contrées arides grâce à des modes de vie très particuliers, à leur mobilités et leurs connaissances pointues de leur environnement, notamment dans ce qui forme aujourd'hui les wilayas de Souk Ahras, Tébessa et Khenchla.

Ils sont considérés comme les ancêtres de certains groupes encore aujourd'hui dans la région. Leurs langues et leurs traditions, profondément liées à ce milieu inhospitalier, racontent une identité vivante et affirmée. Les Garamantes, bien qu'ils soient davantage localisés dans la région du Fezzan (actuelle Libye), leur influence et leurs échanges commerciaux s'étendaient jusque dans l'est de l'Algérie contemporaine. Leur ingénieux système d'irrigation souterrain, les Foggaras, leur permettait d'acheminer l'eau afin de pouvoir cultiver dans un environnement désertique, témoignant d'une maîtrise technologique avancée. Aujourd'hui, ce système est encore utilisé et la plus grande foggara se situe dans la wilaya de Timimoun à El Meghier à 200 km d'Adrar.



*Meriam Cherif – Amnay n Ubizar (Le chevalier Numide)
Stèle libyque, III^eme avant notre ère, du cavalier Numide Abizar.
Représentant un cavalier armé de trois javelots, portant un bouclier rond et une barbe pointue, monté à cru sur un cheval aux proportions trapus, typique de l'equus numidicus. Inscriptions en libyque occidentale. Découverte au village d'Abizar à Tizi Ouzou en 1858, exposée au Musée National des Antiquités et des Arts Islamiques d'Alger.*

*Antique Numidian Warrior
of north africans*



Leurs villes fortifiées servaient jadis de carrefours entre le Sahara et la Méditerranée, favorisant ainsi le transit des biens, des personnes et des idées. Leur culture matérielle et leurs pratiques funéraires révèlent une société riche et respectueuse des traditions.

En effet, ce riche héritage, exploré au travers des sources antiques et des découvertes archéologiques modernes, dessine une fresque humaine dense, où se mêlent luttes, adaptations et échanges culturels, profondément enracinés dans cette terre et surtout au sein de ce peuple qui fait l'histoire de l'Algérie.



A numidian warrior on horse

Bibliographie

- S. Chaker, « Libyque : écriture et langue », Encyclopédie berbère [En ligne], 28-29 | 2008, document L24, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 10 décembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/344> ;
DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.344>
- Assas, L. (2025). Les Gétules, les ancêtres des Zénètes : diversité et héritage. *Revue d'Histoire du Maghreb*, 12(3), 45-60.
- Belkadi, A. (2002). Recherches sur le royaume de Numidie à la veille de l'absorption par Rome [Thèse de doctorat]. Université de Paris.
- Camps, G. (2025). Les Garamantes : bâtisseurs et conducteurs de chars dans le Fezzan antique. *Clio Magazine*. https://www.clio.fr/bibliotheque/bibliothequeenligne/les_garamantes_conducteurs_de_chars_et_batisseurs_dans_le_fezzan_antique.php
- Ingall Niger. (2023). L'influence des Garamantes au Sahara central : études anthropologiques. *Journal Africain d'Archéologie*, 18(2), 123-143.
- Mattingly, D. (2001). Nouveaux aperçus sur les Garamantes : un État saharien ? *Antiquités Africaines*, 37(1), 55-78.
- Pline l'Ancien. (23–79 EC). *Histoire naturelle* (Livre V). Texte latin.
- UNESCO. (2000). Les pratiques funéraires des Garamantes. *Archives Sahariennes*, 4(1), 88-97.
- Salluste, G. C. (vers 40 EC). *La Guerre de Jugurtha*. Texte latin. <https://remacle.org/bloodwolf/erudits/strabon/livre173.htm>
- Strabon. (64–24 EC). *Géographie* (Livre XVII, 3). Traduction française partielle disponible.
- Tite-Live. (59–17 EC). *Histoire romaine*. Texte latin.



LA CULTURE ALGERIENNE ET LA MUSIQUE CLASSIQUE

Yanis TALEB, pianiste compositeur



Tlemcen, ville héritière de la musique arabo-andalouse ont accompagné le début de mon parcours musical.



D'un parcours autodidacte

à la musique classique européenne

A)- Des racines algériennes au dialogue européen

Originaire de Tlemcen, depuis mon plus jeune âge, j'ai été fasciné par les grands maîtres de la musique classique européenne, Mozart, Beethoven, Chopin dont les œuvres m'émerveillaient. En parallèle, mes racines algériennes, et mon ancrage à Tlemcen, ville héritière de la musique arabo-andalouse, ont accompagné le début de mon parcours musical.

C'est à l'âge de 13 ans que j'ai entrepris mon voyage musical, en autodidacte, sans partitions. J'apprenais uniquement à l'oreille, avec une spontanéité instinctive qui a façonné ma manière

singulière d'aborder l'art du piano.

La première œuvre que j'ai jouée fut la célèbre Lettre à Élise de Beethoven et, dans cet élan créatif, j'ai composé ma première pièce personnelle intitulée « Arabesque ».

Depuis mon plus jeune âge, mon travail s'inscrit dans une quête d'union entre la musique classique européenne et les sonorités orientales. Un an plus tard, une nouvelle expérience est venue enrichir mon parcours.

En intégrant une structure de musique andalouse, j'ai découvert que cette manière d'apprendre l'oreille n'était pas un hasard : elle faisait écho à un mode de transmission profondément enraciné dans la culture musicale algérienne. Dans les orchestres andalous, en effet, tout se joue et se transmet par oralité : des ensembles entiers interprètent à l'unisson, sans partitions, guidés uniquement par l'écoute, la mémoire et l'émotion.

Cette approche a attiré mon attention car elle venait confirmer un parallèle avec ma propre façon d'aborder la musique, celle de tout construire par l'instinct et l'oreille. Là où la musique classique européenne repose sur la rigueur de l'écriture et la codification, la musique andalouse privilégie l'instant, la fluidité et la transmission vivante.

J'ai ainsi pu apprendre à interpréter différents types d'istikhbar au piano, dont l'istikhbar Sika, tout en continuant à aborder en parallèle la musique classique européenne. J'interprétais Mozart, Beethoven ou Chopin avec la même liberté, uniquement à l'oreille, sans passer par le solfège écrit.

B- De l'oreille jusqu'au Royal College of Music de Londres

À 14 ans, j'ai eu l'occasion de vivre une expérience enrichissante, l'Orchestre Arcangelo de Lille s'est produit à Tlemcen dans le cadre d'un projet de jumelage entre la musique classique européenne et la musique andalouse, intitulé Vivaldi à Tlemcen.

Grâce à mon apprentissage autodidacte de plusieurs œuvres de la musique classique européenne, j'ai eu l'opportunité d'interpréter avec eux le Concerto pour piano n°21 de Mozart, uniquement à l'oreille. Ce qui rendait ce moment particulièrement intéressant, c'est que l'orchestre jouait l'intégralité de la partition, et pourtant, bien que je l'aie appris sans support écrit, j'ai pu rester parfaitement en synchronie et en harmonie avec eux. Ce n'est que plus tard, que j'intègre le Conservatoire de Vichy J'y suis arrivé avec un répertoire déjà important, la Sonate n°16 de Mozart, le Nocturne n°20 de Chopin, une pièce rendue célèbre par le film Le Pianiste de Roman Polanski. Les professeurs furent surpris de découvrir que je jouais tout cela sans partition, uniquement par mémoire auditive.

Dans un environnement où la sélection est particulièrement exigeante, notamment pour le piano qui attire un grand nombre de candidats, cette singularité m'a ouvert les portes.

Cette méthode d'apprentissage par l'oreille s'est révélée être un atout considérable : là où mes camarades et professeurs suivaient le parcours classique, fondé uniquement sur la lecture et l'exécution des partitions, j'avais développé une approche complémentaire. Grâce à cette liberté héritée de mon propre parcours en autodidacte et confirmée par le parallèle avec la musique andalouse, j'abordais la musique avec une spontanéité différente.

C'est sans doute ce double héritage et cette originalité de parcours qui m'ont permis d'être le seul élève du Conservatoire à avoir eu l'honneur d'auditionner au Royal College of Music de Londres, la plus haute institution musicale au monde dans le domaine de la musique classique, présidée par le Roi Charles III.

Un processus de réflexion qui se retrouve aussi dans l'élaboration de mes compositions.

II)- Entre deux rives, une seule musique

A)- L'oralité avant l'écrit

Lorsque je compose, je ne pars jamais de la partition. La musique naît toujours au piano, dans un élan instinctif, presque viscéral. C'est d'abord un ressenti, une émotion brute qui se transforme en mélodie. Je n'intellectualise pas la musique : elle se construit dans le geste, dans le son, avant de se fixer sur le papier. L'écriture vient après la musique, comme une mise en mémoire nécessaire, alors que dans l'approche de la musique classique européenne, c'est l'inverse : la partition précède le jeu.

Chez moi, l'oralité précède l'écrit, à l'image de la tradition andalouse.

C'est souvent dans un moment de rêverie, assis devant le piano, que jaillissent mes compositions. Je m'imagine alors dans le désert, sans doute celui du Sahara algérien. De cette image intérieure naissent les notes, imprégnées de couleurs orientales. Ainsi, dans Sky-Dune, on retrouve à la fois la fraîcheur et la profondeur du désert, associées à l'harmonie et à la structure de la musique classique européenne. Cette œuvre a eu une place particulière dans mon parcours car à l'âge de 17 ans, j'ai eu l'honneur de la présenter dans le cadre d'une audition devant Pascal Amoyel, grand pianiste français surnommé « le pianiste aux 50 doigts ». Il l'a écoutée avec intensité et a immédiatement reconnu que ces sonorités provenaient d'Afrique du Nord, et plus particulièrement d'Algérie, soulignant ainsi la force de cette identité musicale qui traverse mes compositions.

B) Des compositions

à la croisée de l'Orient et de l'Occident

Bien que j'aie toujours apprécié la musique classique européenne, j'ai cherché à la relier, à travers mes créations originales, aux sonorités orientales d'Algérie. De cette rencontre est né un véritable brassage sonore Orient-Occident : une musique capable de toucher à la fois les amateurs de musique classique européenne et ceux qui se reconnaissent dans les mélodies orientales. Cette double influence ne cesse de dialoguer en moi et se traduit concrètement dans mon langage musical.



C'est alors que dans le processus de création de mes compositions, la musique classique européenne m'apporte une rigueur formelle, une richesse harmonique et la structure, tandis que la musique algérienne, héritière de l'oralité et de la tradition andalouse, m'offre la liberté, l'ornementation, les modes et une expressivité singulière qui nourrit et enrichit mon écriture.

De cette rencontre entre Orient et Occident est née l'une de mes pièces les plus marquantes, *Arabian Theme*, qui m'a valu le Prix Ali Maâchi du Président de la République algérienne. Cette œuvre incarne pleinement mon langage musical : Une œuvre biculturelle, où la musique classique européenne fusionne harmonieusement avec des sonorités orientales, où chaque note devient un pont entre deux mondes.

Dans le même esprit, ma composition *La Valse Algérienne* se veut avant tout un hommage à l'Algérie. À travers cette œuvre, j'ai souhaité exprimer l'attachement profond que je porte à mon pays et montrer que ses sonorités peuvent dialoguer et s'unir harmonieusement avec d'autres styles musicaux. Elle révèle ainsi combien la culture algérienne, riche et vivante, possède une capacité d'adaptation remarquable. Son universalité témoigne de la vitalité d'une tradition qui dépasse ses frontières et qui porte en elle un langage capable de s'entrelacer avec l'ensemble des musiques du monde, notamment avec les codes de la musique classique européenne.

Sur le plan musical, la pièce s'appuie sur la structure viennoise traditionnelle de la valse, à l'image du *Beau Danube bleu* de Johann Strauss, mais s'y entremêlent des sonorités et des inflexions typiquement algériennes. Le résultat est une œuvre hybride, qui conserve l'élégance de la danse européenne tout en y insufflant la chaleur, les nuances et l'âme de l'Algérie.

Mon souhait le plus cher serait que *La Valse Algérienne* devienne, un jour, une véritable œuvre nationale, capable notamment de représenter l'Algérie sur les scènes du monde. J'aspire à ce qu'elle soit un jour accompagnée d'un texte chanté, empreint de poésie, et qu'elle devienne un reflet vivant de l'universalité de la culture Algérienne.

Mais par ailleurs, mon parcours artistique ne peut se comprendre sans ce lien intime avec l'Algérie, terre de mes souvenirs d'enfance.

III) De mon enfance à mes compositions : une inspiration nourrie par la terre d'Algérie

Au-delà des codes hérités de la musique classique européenne et de la tradition andalouse, mon inspiration s'enracine profondément dans mon vécu en Algérie. Cette terre n'a cessé de nourrir mon imaginaire et d'imprégner mes compositions d'une couleur singulière, comme si chaque souvenir avait laissé dans mon âme une vibration appelée à devenir musique.



Je revois encore mon enfance à Tlemcen, cette ville aux portes de l'Andalousie, où les ruelles semblent chuchoter des histoires anciennes et où l'air lui-même est parfumé de poésie. Les fêtes de l'Aïd y étaient des moments suspendus : les maisons s'emplissaient d'encens et de mets savoureux, les voix joyeuses s'élevaient dans les patios, et les rires des enfants résonnaient comme une mélodie vivante. Durant le mois de Ramadan, le jour se drapait de silence et de recueillement, tandis que la nuit s'illuminait des lampes des mosquées, s'animait des veillées, et s'emplissait de la chaleur des tables partagées. Ces instants d'intimité et de ferveur, empreints d'une générosité propre à l'Algérie, ont façonné ma sensibilité. Ils ont fait naître en moi une chaleur humaine que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs une chaleur qui se glisse encore aujourd'hui dans mes compositions.

Mes voyages à travers l'Algérie ont renforcé ce lien intime. À Alger, la blanche, j'ai contemplé une architecture où se superposent les empreintes ottomanes, arabes, espagnoles et françaises, une ville qui incarne la rencontre des mondes et qui résonne avec ma propre quête d'harmonie entre cultures.

J'ai découvert Alger à travers l'expérience intense de mon concert au Théâtre national, un lieu chargé d'histoire et d'émotion, où la musique semblait dialoguer avec les murs eux-mêmes.

À Biskra, la “porte du désert”, où le temps semble s’étirer dans l’éclat doré du soleil, j’ai ressenti l’immensité de l’horizon, l’appel d’un autre rythme, d’une musique plus vaste, presque cosmique.

J’avais composé ma pièce Sky-Dune bien avant ce voyage, sans imaginer qu’elle trouverait un jour un tel écrin. En l’écoutant à Biskra, je fus frappé par l’harmonie parfaite entre mes notes et ce décor grandiose : les palmeraies semblaient vibrer au rythme de la mélodie, les dunes s’étendaient comme une partition sans fin, et le désert tout entier devenait le prolongement de ma musique.

À Constantine, c’est lors de mon concert au prestigieux Théâtre de la ville que j’ai découvert la cité suspendue. On nous vante souvent Monaco, bâtie sur son rocher, comme un prodige d’audace. Mais Constantine m’a offert une vision bien plus saisissante : une cité accrochée entre ciel et terre, traversée de ponts défiant le vide, s’élançant au-dessus des gorges profondes comme des traits de lumière. Entre ses ruelles anciennes, ses hauteurs vertigineuses et son horizon sans fin, la ville dévoilait une beauté à la fois fragile et éternelle, une image musicale indestructible qui s’est gravée en moi.

De tels voyages ne pouvaient qu’imprimer leur marque dans ma mémoire et rejaillir plus tard sous la forme de sons et d’harmonies.

Cette empreinte algérienne résonne aussi dans l’histoire de la musique classique européenne . Camille Saint-Saëns, fasciné par Alger, y composa sa célèbre Suite algérienne (1880), véritable hommage à la beauté et à la diversité de ce pays. Georges Bizet, lors de son séjour à Alger en 1862, emporta avec lui des esquisses inspirées par les rythmes et les couleurs entendus dans la ville.

Ernest Reyer, installé plusieurs années en Algérie, y puisa des timbres et des nuances qui marquent ses œuvres.

Tous, à leur manière, ont traduit ce magnétisme qu’exerce l’Algérie sur l’âme artistique.

Et peut-être est-ce là le plus grand trésor : tout artiste, tout voyageur, tout être qui a eu la chance de vivre l’Algérie, même le temps d’une halte, garde en lui cette empreinte.

Car l’Algérie n’est pas seulement un pays, elle est une expérience sensible, une saveur d’humanité et de lumière que l’on retrouve, à jamais, dans la mémoire et dans l’âme.





Léon XIV, Souverain Pontife, au pays de Saint Augustin

Kamel MELLOUK

“ *La visite papale, une première en Algérie, relance assurément le dialogue interreligieux en Afrique du Nord.* ”

Dans l'ordre fragile des relations internationales, certains voyages naissent sous la plume des chancelleries : ils sont pesés, programmés, paraphés, revêtus du sceau officiel et livrés à la solennité des armoiries. Mais il en est d'autres — plus rares, plus graves — que ne décide aucun agenda et qu'aucune stratégie ne saurait contenir. Ils obéissent à une nécessité plus haute, étrangère aux tracés des cartes, indifférente aux frontières, insoumise aux calculs des puissances. Ceux-là ne relèvent ni du protocole ni de l'équilibre des forces : ils procèdent de la mémoire des peuples et s'élèvent jusqu'à la conscience des civilisations. La venue du pape Léon XIV en Algérie s'inscrit dans cette catégorie d'exception. Ce n'est pas un déplacement ; c'est un retour. Non une visite d'État, mais une remontée vers la source. C'est une traversée des siècles, un dialogue silencieux avec l'origine, comme si le présent, l'espace d'un instant, consentait à s'incliner devant la profondeur du temps.

On n'y voit pas seulement l'itinéraire d'un souverain spirituel, mais la trajectoire d'une âme revenant vers une terre où la foi et l'intelligence, jadis, scellèrent une alliance lumineuse.

Ainsi cette rencontre dépasse-t-elle l'événement : elle devient reconnaissance, mémoire retrouvée, fidélité à une promesse ancienne. Et l'on comprendra alors qu'il ne s'agit point d'un fait diplomatique inscrit au calendrier des nations, mais d'un moment suspendu où deux consciences, par-delà les siècles, se rejoignent dans une même quête de Dieu et de vérité — comme un retour aux sources premières, là où l'esprit et la foi, un jour, unirent leurs voix dans un même horizon de lumière.

Car l'Algérie n'est point, dans l'histoire chrétienne, une marge obscure ou un lointain appendice. Elle en est l'un des foyers ardents. Terre antique où la foi ne s'est pas contentée de s'implanter mais s'est pensée, approfondie, élevée à la hauteur d'une architecture intellectuelle.

C'est ici que l'Évangile a rencontré la raison ; ici que la révélation a conversé avec la philosophie ; ici que la Parole s'est faite intelligence sans cesser d'être mystère. Sur cette terre numide, la foi ne fut pas une simple ferveur : elle devint pensée. La visite de Léon XIV s'inscrit dans cette filiation assumée. Lui qui se dit fils d'Augustin ne vient pas seulement incliner la tête devant une mémoire illustre : il vient reconnaître une paternité spirituelle. Ce voyage n'est pas le mouvement convenu d'un Occident vers le Sud ; il est le retour d'une civilisation vers son berceau intérieur, la quête d'un héritage qui la précède et la fonde.

Les voyages pontificaux se parent d'ordinaire d'une solennité institutionnelle, d'une liturgie diplomatique où chaque geste est mesuré. Celui-ci portera une tonalité plus intime, presque filiale : comme la visite d'un disciple à son maître, d'un fils à son vieux père. Dix-sept siècles les séparent, et pourtant une même flamme les relie. L'évêque de Rome s'avance vers la terre d'un évêque d'Hippone ; l'héritier d'une tradition vient saluer celui qui en a dressé les colonnes invisibles. On pourra voir, dans ce geste, le symbole d'un Occident parfois oublieux de ses racines revenant vers la matrice où il reçut une part essentielle de son âme.

Oui, c'est sur cette terre d'Algérie que la foi chrétienne croisa la rigueur philosophique avec une intensité singulière ; c'est ici qu'un Africain donna à l'Occident certaines de ses catégories les plus profondes : le drame intérieur de la conscience, l'inquiétude du cœur, la tension entre la cité terrestre et la Cité de Dieu. L'Algérie ne fut pas seulement un témoin : elle fut une origine.

Bien avant les fractures de l'histoire et les déchirures des siècles, elle fut une terre de saints, de martyrs et de penseurs. Terre de Monique, mère vigilante et priante ; de Possidius, gardien fidèle de la mémoire augustinienne ; d'Alypius, compagnon de conversion ; de Crispine, martyre au courage inébranlable. Terre aussi d'Apulée, d'Arnobé et de Lactance, dont les voix traversèrent l'Antiquité et contribuèrent à façonner la culture chrétienne naissante. Plus près de nous, Charles de Foucauld choisit le désert algérien pour y vivre l'offrande silencieuse, comme un écho tardif à cette antique vocation spirituelle.

Ainsi, lorsque le pape foulera le sol algérien, ce ne sera pas seulement un chef d'État accueilli avec les honneurs dus à sa charge. Ce sera un homme revenant vers la terre d'un autre homme, un pasteur marchant sur les pas d'un pasteur. Dix-sept siècles les séparent, et pourtant tout les unit : l'amour de la vérité, la passion de l'intelligence, la brûlure de Dieu.



Il y aura des discours, des rencontres, des gestes symboliques. Mais l'essentiel se jouera ailleurs : dans le silence d'une basilique, dans la contemplation des ruines d'Hippone, dans cette poussière rouge d'Afrique que foulera un homme en blanc. Il marchera là où Augustin marcha, priera là où il pria, parlera là où il enseigna — comme pour vérifier que la mémoire n'est pas morte et que les pierres savent encore garder l'écho des voix.

Ce voyage ne sera pas seulement celui d'un Occident vers l'Algérie ; il sera celui d'un fils vers son origine spirituelle. Il rappellera que les racines de la civilisation chrétienne plongent aussi dans la terre africaine, et que la Méditerranée, loin d'être une fracture, fut longtemps un berceau commun, un miroir où se reflétaient deux rives d'une même histoire.

Lorsque Léon XIV posera le pied en Algérie, ce sera plus qu'un geste protocolaire : ce sera un acte de reconnaissance. Reconnaissance d'une dette spirituelle. Reconnaissance d'une filiation. Reconnaissance d'un héritage partagé.

Et peut-être, dans la lumière dorée d'un soir sur les ruines d'Hippone, résonnera de nouveau cette parole d'Augustin, qui traverse les siècles comme une confiance universelle :

« *Notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en Toi.* »



Etude comparée : Shakespeare, Kafka et Yasmina Kadhra

Abdelkader GHELLAL, Professeur de Littérature française comparée - Université Jean Moulin Lyon 3



l'esthétique du chaos : littérature, effondrement du sens et résistance symbolique.



Écrire lorsque le monde se défait

Il est des périodes historiques où la littérature ne peut plus se satisfaire de raconter des histoires ordonnées. Lorsque les structures symboliques — religieuses, politiques, juridiques — cessent de produire de la stabilité, l'écriture se trouve confrontée à une tâche nouvelle : penser le monde dans sa désarticulation. Ce moment n'est pas exceptionnel ; il traverse l'histoire de manière récurrente. Mais la modernité lui a donné une intensité particulière.

L'esthétique du chaos n'est pas un goût pour le désordre. Elle est une réponse formelle à une crise du sens. Elle apparaît lorsque l'ordre du monde devient suspect, lorsque les hiérarchies vacillent, lorsque la causalité morale s'effondre. Dans ces moments, la littérature n'apaise pas : elle enregistre, elle interroge, elle résiste.

La réflexion de Friedrich Nietzsche constitue un point de bascule décisif. Lorsque les valeurs suprêmes se dévaluent, lorsque Dieu cesse de garantir la cohérence du réel, l'homme moderne entre dans une ère où le chaos n'est plus mythique, mais existentiel¹.

L'effondrement n'est plus cosmologique ; il est intérieur. Plus tard, Theodor Adorno montrera que l'art authentique ne peut ignorer cette fracture².

Une œuvre qui feindrait l'harmonie dans un monde disloqué serait idéologiquement complice de l'illusion. L'esthétique du chaos devient ainsi une posture éthique : refuser la consolation mensongère.

Enfin, chez Gilles Deleuze³, le chaos n'est pas simplement destruction : il est la condition même de la création³.

L'artiste ne supprime pas le chaos ; il y trace des lignes provisoires, des formes instables.

Dans cette perspective, la question centrale devient : Comment la littérature, à travers des contextes historiques et géographiques radicalement différents, élabore-t-elle une esthétique du chaos capable de dire l'effondrement du sens sans renoncer à la forme ?

Pour répondre à cette question, cette étude propose une analyse comparée de trois écrivains appartenant à des espaces-temps distincts : William Shakespeare, Angleterre élisabéthaine
Franz Kafka, Europe centrale moderne, Yasmina Khadra, monde postcolonial et globalisé.

Leur mise en dialogue ne vise pas à établir une filiation, mais à dégager des régimes successifs du chaos : cosmique, bureaucratique, historique.

I- Le chaos comme catégorie esthétique moderne

1. Du mythe au désenchantement

Dans la tradition grecque, le chaos désigne l'ouverture primordiale, l'abîme initial. Mais la modernité transforme radicalement cette notion. Le chaos n'est plus l'avant du monde ; il devient son après. Il surgit lorsque l'ordre symbolique se fissure. Max Weber parlait du « désenchantement du monde » : la rationalisation progressive des sociétés occidentales ne supprime pas l'angoisse ; elle la transforme. Le monde n'est plus mystérieux ; il devient administré. Cette mutation prépare le terrain d'une esthétique nouvelle.

2. Chaos et négativité

Pour Adorno, l'art moderne doit assumer la négativité de son époque. Il ne peut plus représenter l'harmonie comme évidence. Le fragment, la dissonance, l'inachevé deviennent des formes légitimes.

Le chaos n'est pas absence de forme : il est forme fracturée.

3. Le sujet face au chaos

Trois régimes du sujet émergent : le sujet tragique (Shakespeare), le sujet administré (Kafka), le sujet déchiré (Khadra)
Chacun correspond à une configuration historique particulière du pouvoir et du sens.

II-Shakespeare :

chaos cosmique et tragédie de la rupture

Chez Shakespeare, le chaos surgit lorsque l'ordre politique est transgressé. Dans King Lear, le partage du royaume constitue une faute symbolique majeure : le pouvoir est dissocié de sa légitimité. La tempête qui frappe Lear n'est pas un simple décor : elle matérialise la dislocation du monde. Le chaos est cosmique parce que l'ordre social repose sur une conception sacrée de la hiérarchie. Dans Macbeth, le meurtre du roi rompt l'ordre naturel. Le temps se dérègle. La nuit envahit le jour. Le chaos est ici une conséquence morale.

Mais ce chaos reste intelligible. Il produit une catharsis. La chute révèle une vérité. Le héros tragique lutte encore. Il tombe en comprenant.

III-Kafka : chaos bureaucratique et extinction du sens

Avec Kafka, la modernité atteint un seuil inédit. Dans Le Procès, l'accusation sans faute inaugure un monde où la causalité morale disparaît.

Le chaos kafkaïen est administratif. Il ne détruit pas les institutions ; il les multiplie. Le pouvoir est partout, mais son origine demeure introuvable.

Le langage, d'une neutralité implacable, accentue l'angoisse. Le chaos n'est plus spectaculaire : il est diffus. Le sujet ne chute pas ; il se dissout.

IV-Yasmina Khadra : chaos historique et conscience déchirée

Chez Yasmina Khadra, le chaos est celui de la violence contemporaine. Dans Les Hirondelles de Kaboul et L'Attentat, la guerre et le terrorisme ne sont pas seulement des événements politiques ; ils deviennent des fractures intimes.

La langue demeure claire, presque classique. Mais cette stabilité formelle contraste avec un monde disloqué. Le chaos est incarné dans les corps, dans les relations, dans la mémoire.

Le sujet ne disparaît pas : il souffre, il doute, il choisit.

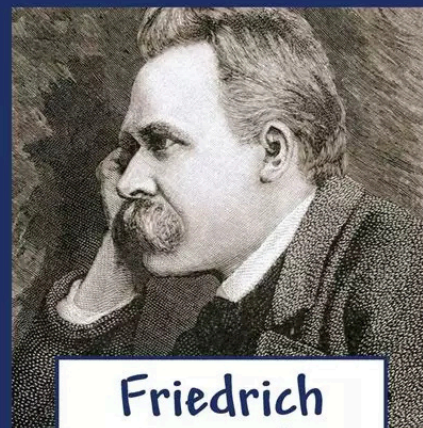
V- Métamorphoses du chaos : continuités, ruptures et déplacements esthétiques

Comparer William Shakespeare, Franz Kafka et Yasmina Khadra ne consiste pas à tracer une généalogie directe, mais à observer comment l'esthétique du chaos se transforme à mesure que l'histoire modifie le rapport au pouvoir, à la transcendance et au sujet.

Nous pouvons identifier trois régimes du chaos : le chaos cosmique et moral (Shakespeare) ; le chaos systémique et bureaucratique (Kafka) ; le chaos historique et existentiel (Khadra)

1. Du désordre visible au désordre structurel

Chez Shakespeare, le chaos éclate. Il se donne à voir et à entendre. La tempête dans King Lear n'est pas métaphorique : elle est l'image concrète d'un monde désaccordé. Le désordre politique entraîne un dérèglement cosmique. Le spectateur assiste à l'effondrement.



Friedrich
Nietzsche
Le Gai Savoir

Avec Kafka, le chaos ne se voit plus : il s'infiltré. Il n'y a ni tempête ni nuit surnaturelle. Tout semble fonctionner. Les couloirs administratifs, les tribunaux, les bureaux composent un univers d'apparence ordonnée. Mais cette rationalité produit l'absurde. Le chaos devient immanent au système. Chez Khadra, le chaos revient à la visibilité, mais sous une forme historique. Il n'est plus métaphysique ni abstrait : il est lié aux violences contemporaines, aux conflits armés, aux radicalisations idéologiques. Pourtant, contrairement à Shakespeare, le chaos n'est pas ponctuel : il est durable, chronique.

2. Transformation du sujet dans le chaos

La figure du sujet révèle la mutation la plus profonde.

Le sujet tragique. Chez Shakespeare, le héros conserve une grandeur. Même déchu, il parle, il comprend, il assume. La chute tragique suppose encore un monde intelligible. Le chaos détruit, mais il révèle une vérité.

Le sujet administré. Chez Kafka, la grandeur disparaît. Le personnage n'est ni héroïque ni coupable : il est pris dans un réseau opaque. Le chaos ne le confronte pas à une faute ; il le place face à une procédure sans fin. La dignité tragique est remplacée par l'épuisement.

Cette mutation correspond à ce que Hannah Arendt a nommé la « banalité du mal »⁴ : le mal moderne ne se présente pas sous la forme démoniaque, mais sous celle d'une normalité administrative.

Le sujet déchiré. Chez Khadra, le sujet ne disparaît pas. Il souffre. Il est traversé par le conflit moral. La violence contemporaine ne supprime pas la conscience ; elle la rend plus douloureuse. Le chaos n'annule pas la responsabilité : il la rend tragiquement complexe.

3. Langage et chaos : trois stratégies formelles

L'esthétique du chaos se manifeste avant tout dans le traitement du langage.

Shakespeare adopte l'excès : métaphores, ruptures de ton, folie verbale.

Kafka privilégie la neutralité : syntaxe régulière, précision glaciale.

Khadra choisit la clarté fluide : une langue maîtrisée pour dire l'horreur.

Chaque auteur invente une forme adaptée à son régime du chaos. Le chaos n'est jamais indicible ; il exige une langue capable de le soutenir sans le simplifier.

4. Rupture de la transcendance

Le déplacement majeur entre Shakespeare et Kafka tient à la disparition progressive de la transcendance.

Chez Shakespeare, le désordre renvoie encore à un ordre supérieur — divin ou cosmique — dont la rupture explique la catastrophe.

Chez Kafka, aucune transcendance ne vient garantir le sens. La loi existe, mais elle ne renvoie à rien d'extérieur. Le chaos n'est plus rupture d'un ordre sacré ; il est absence d'origine identifiable.

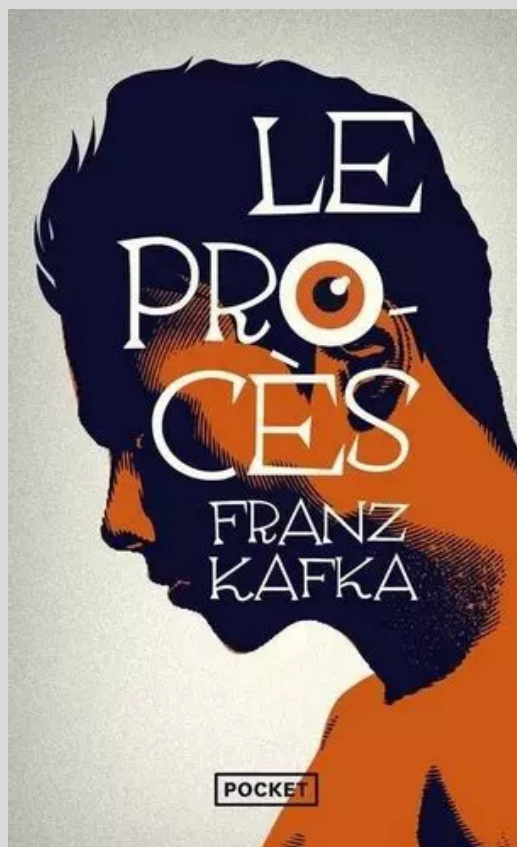
Chez Khadra, la transcendance est problématique : elle peut devenir instrument de violence. Le chaos contemporain est souvent justifié par des discours religieux ou idéologiques. L'écriture devient alors un espace critique.

VI- Le chaos comme condition de la littérature contemporaine

L'analyse comparative révèle une évolution fondamentale : le chaos n'est plus un événement exceptionnel, mais une condition durable de l'existence moderne et postmoderne. La modernité tardive se caractérise par : la fragmentation des identités, l'accélération historique, la multiplication des violences asymétriques, crise des grands récits.

Dans ce contexte, la littérature ne peut plus prétendre restaurer l'harmonie. Elle devient un lieu de résistance symbolique. Selon Adorno, écrire après Auschwitz est un acte problématique⁵. Cela ne signifie pas que la littérature doit se taire, mais qu'elle ne peut plus parler comme avant. Le chaos impose une transformation de la forme. Chez Khadra, cette transformation se manifeste par une tension entre narration classique et réalité fracturée. L'écriture ne reconstruit pas le monde ; elle refuse simplement d'en maquiller la violence.

Le chaos devient ainsi la condition même de la sincérité littéraire.



Écrire dans les décombres : littérature et responsabilité

De Shakespeare à Kafka, de Kafka à Khadra, l'esthétique du chaos accompagne les grandes mutations historiques. Elle enregistre la perte de la transcendance, la bureaucratisation du monde, la violence politique contemporaine. Mais elle révèle aussi une constante : lorsque le monde se défait, la littérature persiste.

Elle ne sauve pas. Elle ne répare pas. Elle n'offre pas de consolation définitive.

Mais elle empêche que le chaos devienne silence.

L'esthétique du chaos n'est donc pas une fascination pour la destruction. Elle est une fidélité à la vérité du temps.

Écrire dans les décombres, c'est maintenir ouverte la possibilité du sens, même fragile, même provisoire. C'est refuser l'oubli.

Bibliographie sélective

Kafka, F., *Le Procès*, Gallimard.

Khadra, Y., *Les Hirondelles de Kaboul*, Julliard.

Shakespeare, W., *King Lear*, Arden Shakespeare.

Références théoriques

Adorno, T., *Théorie esthétique*, Klincksieck.

Arendt, H., *La crise de la culture*, Gallimard.

Arendt, H., *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard.

Deleuze, G. & Guattari, F., *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit.

Nietzsche, F., *Le Gai Savoir*, Gallimard.

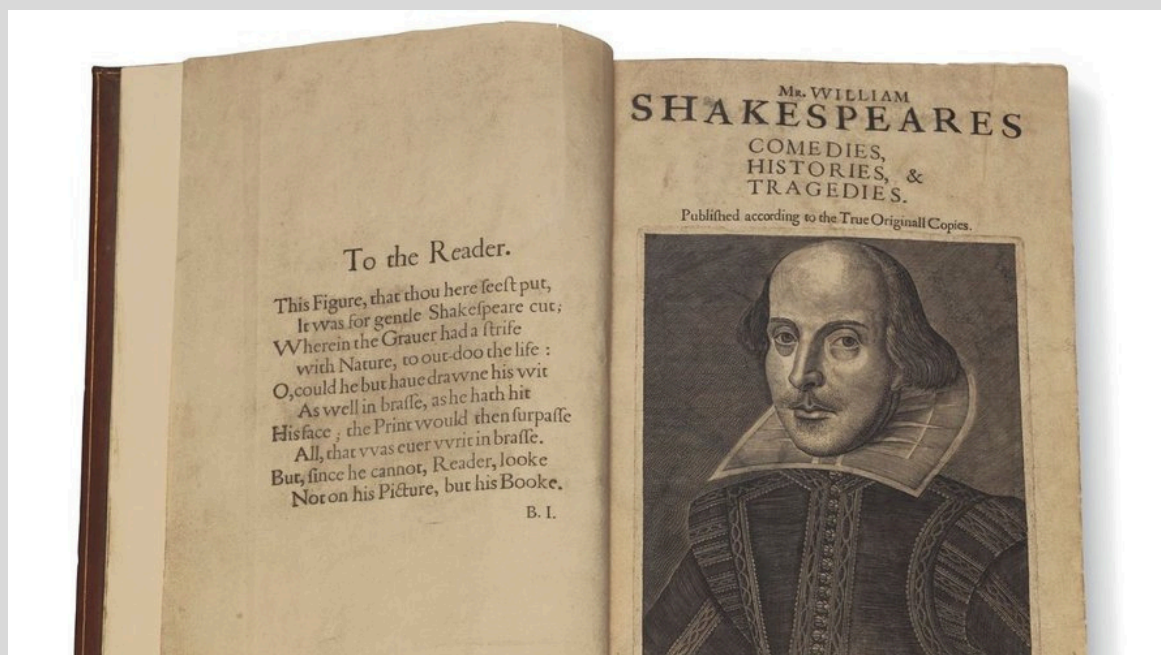
1 Nietzsche, F., *Le Gai Savoir*, Gallimard, 1950.

2 Adorno, T., *Théorie esthétique*, Klincksieck, 1974

3 Deleuze, G. & Guattari, F., *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Minuit, 1991.

4 Arendt, H., *Eichmann à Jérusalem*, Gallimard, 1966.

5 Adorno, T., *Prismes*, Payot, 1986.





Quand la terre se souvient, l'émotion d'un art ressuscité

Salima NEHAOUA - Curatrice pour FIBULA

Sur la route des arts, épisode 4

“ *Soldats, imaginez comment, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous surplombent ! tel est l'encouragement que Napoléon lance à ses soldats au moment de livrer bataille aux Mamelouks en 1798 au Caire.* ”

Cher voyageur, c'est la même émotion que nous vous proposons pour cette quatrième escale sur la route des métiers d'art. Nous ne sommes pas au Caire mais à Alger. Nous ne remontons pas à la dynastie de Khéops mais à l'époque qui voit naître un homme qui changea la face du monde il y a 20 siècles ... Le chantier de fouilles archéologiques du métro d'Alger (place des Martyrs) vous murmure à l'oreille la vie romaine d'une ville qui s'appelait alors ICOSIUM sous l'empereur romain Vespasien en l'an 75 après JC ... Entendez-vous les pas qui claquent sur la voie principale dont on voit clairement les pavés de granit gris ? Les fidèles qui se pressent dans la basilique ornée de mosaïques représentant le nœud de Salomon et la roue de la fortune d'héritage romano-amazighe dont les couleurs quelque peu atténuées vous éblouissent encore ?

Le muezzin de la mosquée ESSAYDA, construite par les ottomans avec ses colonnes de marbre et rasée en 1831 par la colonisation pour y aménager la Place d'Armes ? Mais l'Indépendance de 1962 la rebaptise Place des Martyrs comme une revanche posthume. Cher voyageur, nous vous invitons maintenant à écouter un autre murmure ... Celui des artisans. Des outils, des bijoux et des clefs témoignent de la présence de serruriers, de ferronniers, d'orfèvres, ... Entendez-vous ce bruit continu ? C'est la girelle, appelée également tour de potier ... Oui, les fouilles ont extrait plus de 6 000 tessons, des ustensiles de cuisines, des bijoux en terre cuite. Et la girelle n'est pas le seul outil du potier que les truilles des archéologues dévoilent : ébauchoirs, aiguille, couteau, fil à couper, estèques, mirettes et tournassins ... tout pour sculpter et modeler la terre.

Vous êtes accueilli par Karim TITI, responsable des fouilles auprès du CNRA (Centre National de Recherches Archéologiques). En 2016, Audrey AZOULAY, alors Ministre de la Culture en France et en visite à Alger, salue le partenariat algérien avec l'INRAP (Institut National des Fouilles Archéologiques Préventives) qui permet les efforts conjoints dans ce grand projet urbain du périmètre de la Casbah, inscrite au Patrimoine National Algérien et au Patrimoine Mondial de l'UNESCO.



Chantier de fouilles Place des Martyrs - INRAP

« Je fouille des villes mortes depuis plus de trente ans, et pourtant je n'ai jamais cessé de m'émerveiller devant une simple assiette brisée. Les visiteurs me demandent souvent ce que je cherche vraiment sous la terre ... Je leur réponds alors : des gestes. Ce sont les gestes qui survivent. » Alors vous aussi, revivez ces gestes : le potier habitant ICOSIUM se rendant à la rivière pour choisir la bonne terre, pas celle qui colle trop aux doigts, ni celle qui s'effrite comme du sable ; la rapportant dans sa cour, la laissant reposer, puis la battant longuement avec un bâton de bois. Et ce battement, vous le distinguez dans la texture des parois des fragments que Karim vous montre ... Votre imagination se poursuit : assis devant son tour rudimentaire, il pose au centre une motte humide. Ses mains s'ouvrent comme deux ailes, et la terre obéit. Elle s'élève, s'arrondit, devient bol, cruche ou simple jatte. Chaque forme trahit une intention : nourrir une famille, conserver l'huile, offrir un présent lors d'un mariage ou d'une offrande aux dieux. *« Regardez cette trace légère à l'intérieur de ce vase : c'est l'empreinte d'un doigt qui a glissé trop vite. Il nous dit la fatigue d'un soir, l'impatience d'un apprenti, la vie ordinaire enfin. »* Après le façonnage vient la cuisson. Les fours que vous imaginez plus loin sont noirs comme des grottes. Vous visualisez l'artisan alimentant le feu toute une nuit, surveillant la couleur des flammes. Au matin, il ouvrait la gueule brûlante du four comme on ouvre un coffre au trésor. *« Le tesson de céramique n'est pas seulement un objet d'étude, vous confie Karim. Quand je tiens un éclat de poterie entre mes doigts, j'entends presque la voix de celui qui l'a créé des siècles plus tôt - J'étais là, j'ai vécu, j'ai travaillé - . Mon métier consiste à traduire ce murmure pour ceux qui ne savent plus écouter la terre. »*

Karim TITI vous propose de rencontrer deux amoureux du façonnage de la terre : Mohamed, céramiste d'art et Ghenima experte de la poterie kabyle. L'atelier de Abdelsalam est situé dans une charmante maison de El Biar, à 6 km, nommé ainsi en raison des nombreux puits de la commune. Abdelsalam est un artiste ; les céramiques qu'il nous présente sont de véritables œuvres d'art à l'accent très contemporain. Rappelons que la céramique algérienne est la forme plus raffinée et artistique de la poterie rurale, telle que Ghenima nous l'expliquera plus tard ...

La fabrication se fait par modelage, montage au colombin (long boudin de terre enroulé sur lui-même), tournage, moulage. La cuisson se situe entre 800 et 900° C. La pâte poreuse est alors imperméabilisée à l'aide d'une glaçure ou émail. Marqué par les influences phénicienne et romaine, cet art fleurit et se développe sous règne de la dynastie musulmane Hammadite au XI^{ème} siècle. Plus tard, les musulmans rentrés d'Espagne perfectionnent le floral et apportent d'autres couleurs, comme le bleu des poteries portugaises encore admirées aujourd'hui : les célèbres « Azulejos » (les arabisants parmi vous auront-ils décelé le mot « bleu azur » ?).



Céramique d'art, oeuvre unique - Abdelsalam

Les céramiques de Abdelsalam ont un accent de Picasso, l'inventeur du cubisme : *« Je veux de la vie, dit-il, je veux de la couleur, je veux de la joie. Et quoi de mieux que des visages au regard expressif pour illuminer vos murs, votre table ? »*. Chaque création est unique et Abdelsalam est recommandé par le personnel des ambassades alentours qui, au moment de rentrer dans leur pays d'origine, lui commande des pièces exceptionnelles et exclusives comme un service de table complet, des luminaires, ...

Et voici la céramique d'art algéroise qui voyage aux quatre coins du monde ! Abdelsalam vous invite à boire le thé avant poursuivre notre route. Le thé est servi dans son joli patio de El Biar. C'est une maison coloniale des années 50, reconnaissable à ses hauts murs de béton et la ferronnerie des balcons sobre et arrondie.

Direction Bologhine, à 7km à l'ouest, sous Notre-Dame d'Afrique reconnaissable par son architecte romano-byzantin. La basilique catholique située sur un promontoire est envisagée dès 1858 par Monseigneur PAVY et confie la construction à l'architecte Jean-Eugène FROMAGEAU. En 2012, le monument est classé Monument Historique. Bologhine est fondée par le prince amazigh BOLOGHINE IBN ZIRI entre 973-984. Durant la colonisation, les français s'installent sur ce littoral aux aires de « Promenade des Anglais » à Cannes et construisent de très belles demeures à l'architecture Art Nouveau et Art Déco.



Autel Notre Dame d'Afrique

Ghenima nous attend dans son atelier, rue Ziar où la mer bleu azur se distingue par la fenêtre. Ghenima est une artiste, née à Tizi Ouzou : elle perpétue le savoir-faire de sa mère remarquée en 1975 par l'ancien Président Boumédiène qui la félicite lors de la présentation Programme "Artisanat et Jeunesse Rurale" en 1975 encourageant les coopératives artisanales villageoises tout en accordant des crédits bonifiés par les caisses de solidarité des wilayas. La stratégie est simple et triple : l'indépendance économique, la justice sociale et la construction d'un Etat national moderne. Pour lui, l'artisanat est principalement vu comme un moyen de lutte contre l'exode rurale par la création d'emplois locaux mais aussi comme un vecteur de préservation de l'identité culturelle nationale.



L'argile, un mélange de terre et de sable

L'atelier de Ghenima sent la terre. Autour de vous, des poteries exposées telles des œuvres. Et ce sont des œuvres d'art. Cher voyageur, connais-tu les poteries de Maatkas, finement modelées avec de l'argile mélangée avec du sable, cuites au feu de bois (pas n'importe quel bois : celui des figuiers qui embaument les routes de Kabylie de juin à septembre ...), ornées de symboles berbères et peintes avec des pigments naturels ? Comme ces potières, Ghenima monte ses pièces au colombin. Puis elle les fait sécher à l'ombre pour éviter les fractures lors du « bûcher de cuisson ». Une cuisson douce pour permettre, à la sortie du four le travail de finition : les motifs peints au poil de chèvre pour un trait fin et précis, caractéristiques des motifs berbères qui remontent à la préhistoire. D'après les archéologues, ces motifs pourraient être la forme stylisée de l'alphabet Tifinagh.



Poterie traditionnelle kabyle

Mais la visite touche à sa fin cher voyageur. Ghenima vous a préparé une surprise : le plat traditionnel kabyle le « Afforo ». Il est servi dans un plat brut en terre sans aucune parure, aucune ambition sinon celle de nourrir la famille. Oui, les ornements sont réservés aux pièces décoratives et non aux pièces fonctionnelles ... Et vous vous régalez : un couscous salé parfumé à l'huile d'olive, aux fèves et aux petits pois cuits à la vapeur, accompagné de laben bien frais !



Afforo, plat sain et diététique kabyle

Sur ces dernières saveurs, vous saluez Ghenima, votre connaissance de la poterie quelque peu alourdie ! Karim STITI et Abdelsalam vous raccompagnent à l'Hôtel Al Aurassi sur les hauteurs d'Alger, un bâtiment moderne de béton et de verre dessiné par un autre artiste, l'architecte italien Luigi MORETTI en 1969 et inauguré en 1975. Ce bâtiment est un clin d'oeil au brutalisme des années 50, mouvement moderne défendant les matériaux industriels et qui décline au milieu des années 70.



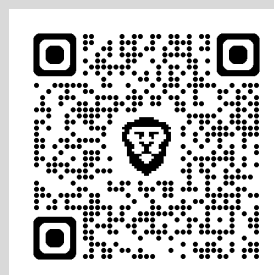
Complexe hôtelier EL AURASSI

Mais pour l'heure, profitez de votre soirée, un verre à la main, pour admirer la Grande Poste depuis votre terrasse. De style néo-mauresque, cet imposant bâtiment construit en 1910 est un joyau orientaliste imaginé par les architectes Jules VOINOT et Marius TOUDOIRE. Rappelons, pour rester dans notre thème, que de nombreux artisans ébénistes et céramistes algériens et marocains sont à l'origine du travail d'orfèvre de la grande salle. Rappelons également que de nombreux ouvriers laissèrent leur vie dans cette construction. Pour terminer sur l'histoire de ce monument, aujourd'hui fermé pour réhabilitation et consolidation, évoquons également le 23 mars 1962 où des milliers d'opposants à l'indépendance algérienne se rassemblent devant le bâtiment ; l'armée tire : 46 morts et 150 blessés.



Grande Poste d'Alger

Cher voyageur, nous restons à Alger la Blanche : demain, nous sommes attendus dans la galerie d'art de Fayrouz, loin du tumulte du centre-ville, à l'orée de la forêt de Bouchaoui ... Mais je n'en dis pas davantage ! Alors, au prochain numéro !





Broderie algérienne

Zohra MADANI PERRET

“ *La broderie est bien plus qu'un simple art décoratif ... elle raconte des histoires et reflète des cultures* ”

En avril 2025, l'association France-Algérie-Auvergne-Rhône-Alpes, en collaboration avec notre Poste consulaire, a organisé à la galerie d'art Françoise Besson, située à Lyon 1er, une exposition dédiée à la broderie d'art, intitulée « Broder les deux rives ». Cet événement a rassemblé sept artistes algériens résidant en Algérie et sept artistes français.

L'objectif de cette initiative était à la fois de mettre en valeur l'art et la culture, mais également de tisser des liens et de broder de belles histoires entre les deux rives de la Méditerranée.

Suite à cette première phase, l'exposition doit connaître une seconde étape à Alger, au cours du deuxième semestre de l'année, à la Villa Abd-el-Tif.

Souhaitant prolonger cette démarche, j'ai estimé nécessaire d'apporter ma contribution par le biais de cet article. En tant que présidente de l'association, je souhaite ainsi offrir un éclairage sur la broderie en général, et sur la broderie algérienne en particulier.

Histoire de la broderie

L'origine de la broderie s'inscrit dans une histoire plurimillénaire. Elle demeure difficile à établir avec certitude. Les plus anciens ouvrages conservés à ce jour proviennent de l'Égypte antique, mais il est probable que cette pratique soit bien antérieure. Depuis toujours, l'être humain, attentif à son environnement et sensible à l'esthétique comme au sens des formes, crée et reproduit des motifs inspirés de la nature et de son cadre de vie. Les recherches archéologiques, notamment l'étude de vêtements ornés, ont permis d'identifier des traces remontant à près de 30 000 ans.

Des indices de cette technique ont été relevés dans plusieurs grandes civilisations anciennes. Les premières formes structurées de broderie apparaissent dans les textiles de l'Égypte ancienne, avant de se diffuser progressivement vers l'Europe occidentale et l'ensemble du bassin méditerranéen. Dans ces sociétés, la broderie possède une forte portée symbolique : elle est étroitement liée au rang social, au prestige et à la richesse. La broderie traverse les époques et les cultures.

Le terme « broderie » apparaît au XII^e siècle. Il désigne alors les ornements décoratifs destinés à embellir les vêtements religieux. Progressivement, le mot en vient à qualifier l'art de décorer un tissu à l'aide de fils, parfois agrémentés de perles, de paillettes ou de pierres, en motifs plats ou en relief.

Bien au-delà d'une simple technique textile, la broderie constitue un véritable langage culturel. Chaque civilisation a développé ses propres styles et procédés, reflétant ses croyances, son histoire et son environnement. Elle représente ainsi un marqueur identitaire et social majeur et s'inscrit dans le champ des arts traditionnels transmis de génération en génération. À ce titre, elle contribue à la préservation du patrimoine culturel immatériel et perpétue un savoir-faire ancestral.

À la Renaissance, la broderie accède à une place de premier plan dans l'univers de l'artisanat. Cette période favorise son essor, lui permettant de se structurer et de s'enrichir de nombreuses techniques.

Au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle, la broderie entre dans l'ère de la mécanisation. Produite en série, elle perd en rareté et en valeur symbolique. Toutefois, la broderie réalisée à la main gagne en prestige et devient associée au luxe, jusqu'à l'émergence de la Haute Couture. À partir de 1945, celle-ci se développe, se modernise et s'affirme, portée par les grands créateurs de mode, établissant un lien fort entre tradition artisanale et création contemporaine.



Broderie d'art

Dans les années 1960, des artistes s'approprient les techniques de l'aiguille et intègrent la broderie à leurs œuvres. Cette démarche permet à la discipline de dépasser le cadre strictement artisanal pour accéder au statut d'art à part entière.

Les brodeuses et brodeurs contemporains explorent désormais des territoires inédits. Ils dépassent le textile traditionnel et investissent des supports variés : toile de coton, métal, cuir, photographies, plastique, aliments ou grillages. Ils réalisent des œuvres tantôt miniatures, tantôt monumentales, graphiques, abstraites ou figuratives.

En repoussant les limites techniques et esthétiques, ces artistes renouvellent les codes de la broderie et en élargissent sans cesse la définition.



La broderie algérienne à travers l'histoire

Elle s'inscrit dans une tradition ancestrale riche et profondément enracinée dans l'histoire du pays. Au fil des siècles, elle a connu de nombreuses transformations et adaptations, évoluant selon les contextes culturels et historiques. L'un des tournants majeurs se situe entre le XIV^e et le XVII^e siècle, avec l'arrivée des musulmans d'Andalousie. Ces derniers introduisent en Algérie de nouvelles techniques de tissage, de coupe vestimentaire ainsi que la fabrication de fils précieux en or et en soie, contribuant ainsi à l'essor de cet art. Autrefois considérée comme un élément fondamental de l'éducation des jeunes filles issues de familles aisées, la broderie est aujourd'hui le reflet des subtilités et de la richesse de la civilisation algérienne. Elle constitue un précieux lien avec le passé. Les étoffes brodées allient finesse, imagination et créativité, tandis que les artisanes perpétuent un savoir-faire transmis de génération en génération, donnant naissance à un art à la fois traditionnel et résolument contemporain.

Ces évolutions ont donné lieu à différentes formes de broderie. On distingue notamment la broderie citadine, souvent réalisée au fil d'or, et la broderie des régions rurales et sahariennes, chacune possédant ses particularités esthétiques et techniques.

La broderie au fils de l'Algérie

A partir du XVI^e siècle, la Régence d'Alger connaît un important essor commercial grâce à sa population cosmopolite et à l'intensité des échanges en Méditerranée. Ce dynamisme stimule l'artisanat, en particulier la broderie, enrichie par les influences de l'Empire ottoman ainsi que par des apports turcs, byzantins, persans, indiens et chinois. Le commerce méditerranéen favorise aussi l'introduction de matières et d'objets inspirés de l'art italien. Par ailleurs, les Morisques expulsés d'Espagne jouent durablement un rôle majeur dans le développement de l'artisanat algérien. Ces échanges favorisent l'intégration d'influences étrangères, tant esthétiques que techniques, aux styles autochtones, participant ainsi à leur évolution.

De nombreux voyageurs européens mentionnent, dans leurs récits, l'importance du nombre d'artisans présents dans les différentes régions du pays et la qualité de leurs productions, exprimant souvent leur admiration pour la broderie. Certains évoquent notamment les ceintures de soie brodées au fil d'or exportées d'Alger vers l'Orient, ainsi que le raffinement des tissages et la richesse des ornements.

Au début du XIX^e siècle, d'autres témoignages signalent les voiles brodés de Constantine et les châles de grande qualité vendus à Koléa. De la fin du Moyen Âge jusqu'à la période coloniale, la broderie d'Alger et celle des autres régions s'imposent progressivement comme des références reconnues. Aujourd'hui encore, la broderie demeure un artisanat vivant, pratiqué aussi bien en milieu urbain qu'en milieu rural. Si la broderie citadine s'est enrichie des techniques et influences andalouses et orientales, la broderie rurale conserve, dans certaines régions, des motifs géométriques d'inspiration berbère, proches de ceux que l'on retrouve sur les tapis et les poteries traditionnelles.

Tenues algériennes au féminin: Design et coupe
Connues sous les noms de Karakou, Robe Kabyle, Robe Chaoui, Chedda ou Blouza, ces tenues incarnent l'élégance et le savoir-faire artisanal de l'Algérie. Très répandues dans les régions du nord, notamment à Alger, Oran et Constantine, elles sont traditionnellement portées par les femmes lors des grandes occasions : mariages, fêtes et célébrations culturelles. La robe algérienne se distingue généralement par une coupe longue et élégante. Elle peut présenter un corsage ajusté associé à une jupe ample, ou se composer de plusieurs pièces, comme un haut richement brodé accompagné d'une jupe assortie. Certaines versions arborent des broderies délicates sur les manches, le col ou l'ensemble du vêtement.

Les matières utilisées sont souvent nobles et raffinées : velours, soie ou mousseline. Les broderies, élément central de ces tenues, sont fréquemment réalisées à la main à l'aide de fils d'or ou d'argent. Elles représentent des motifs floraux ou géométriques et peuvent être sublimes par des perles ou des paillettes, selon la région et le style.

Aujourd'hui, de nombreuses créations revisitent ces habits traditionnels en y intégrant des touches contemporaines : coupes modernisées, tissus plus légers et broderies plus épurées. Malgré ces évolutions, l'essence de la robe algérienne demeure intacte. Elle reste un symbole fort de l'identité culturelle et du patrimoine artisanal de l'Algérie.



Le Karakou

Le karakou incarne l'élégance citadine et le raffinement d'un savoir-faire ancestral. Cette tenue traditionnelle, composée d'une veste en velours richement brodée et d'une jupe assortie, est l'un des symboles les plus emblématiques du patrimoine vestimentaire algérois.

La broderie, transmise de génération en génération, représente un héritage précieux qui témoigne de l'histoire sociale et culturelle de la capitale. Véritable art décoratif, elle révèle à travers ses motifs et ses techniques des indices subtils sur la vie d'autrefois, les influences culturelles et le goût pour le détail.

Alger s'est particulièrement distinguée par la finesse exceptionnelle de ses broderies. Le « El-B'niqâ », délicate écharpe de soie légère aux teintes jaune, rouge ou bleue sur fond blanc, illustre parfaitement cette maîtrise artisanale et ce sens aigu de l'esthétique. Les « Qats » ainsi que le karakou se caractérisent par des techniques de broderie d'une extrême précision, souvent réalisées au fil d'or ou d'argent. Ce travail minutieux, exécuté à la main, exige patience et dextérité. Aujourd'hui encore, ce savoir-faire demeure une référence dans l'univers de la haute couture, où l'élégance du karakou continue d'inspirer les créateurs contemporains et de sublimer les grandes occasions.

La Chedda

Autrefois appelée lebset el-arftan, est une prestigieuse tenue nuptiale traditionnelle algérienne. Elle est reconnue comme costume de mariage emblématique de Tlemcen, ainsi que pour les rites et savoir-faire artisanaux qui l'accompagnent.

Considérée comme la tenue la plus somptueuse portée par la mariée le jour de ses noces, la chedda se distingue par sa richesse et son raffinement. Elle est complétée par de nombreux bijoux traditionnels : perles djouhar, colliers meskia, kholkhal aux chevilles et bracelets assortis. La tête est coiffée d'une chéchia conique brodée d'or, recouverte d'un mendil mensoudj, sur lequel sont disposés plusieurs diadèmes, dont le zerrouf et le djébin.

Inscrite depuis 2012 au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO, la Chedda symbolise un véritable trésor du patrimoine algérien.

Le Caftan

À Constantine, le caftan, appelé Caftan el Kadi, se portait traditionnellement sous la gandoura. Il se distingue par ses somptueuses broderies au Medjboud en fil d'or, ornées de motifs floraux, animaliers et géométriques finement entrelacés. Selon Meryem Kebāïli, directrice du musée national public des arts et expressions traditionnels au Palais Ahmed Bey, ce vêtement incarne le savoir-faire artisanal et l'élégance vestimentaire de la région.

Apparu avant 1500, le caftan constantinois s'est particulièrement développé durant l'époque ottomane (1518-1830), période marquée par un enrichissement des styles et des matières. Les tissus deviennent plus luxueux et les broderies, plus raffinées, intègrent l'or et l'argent. Ces ornements sophistiqués, appelés Khit er Rouh, étaient à l'origine réservés aux femmes de l'élite sociale.

Au fil du temps, le caftan s'est démocratisé et est devenu un symbole de tradition, particulièrement lors des grandes célébrations familiales. Aujourd'hui, il est porté par les mariées et les membres de leur famille lors des événements festifs à Constantine et dans les villes environnantes, perpétuant ainsi un héritage culturel riche et précieux.

Dans la région d'Annaba, la broderie traditionnelle se distingue par un décor en frise délicatement travaillé, que l'on retrouve principalement le long des bordures de robes longues en coton. Cette ornementation linéaire encadre le vêtement avec élégance et met en valeur la coupe tout en soulignant le mouvement du tissu. Les motifs privilégiés sont le plus souvent floraux, notamment des fleurs stylisées à cinq pétales, symbole de simplicité et d'harmonie. Ces compositions répétitives créent un rythme visuel raffiné et équilibré. La brodeuse Annabie puise une grande partie de son inspiration dans les réalisations artisanales de Tunis et de Nabeul, témoignant des échanges culturels anciens entre les deux rives.

Dans cette région, le point de croix demeure la technique la plus répandue. Toutefois, la production d'objets richement brodés reste relativement limitée. On retrouve essentiellement ce savoir-faire dans la décoration du linge de maison, notamment les nappes et les rideaux, où la finesse du travail et la sobriété des motifs traduisent un artisanat discret mais authentique.



La Blouza

La Blouza trouve ses racines dans l'abaya, ancienne robe-tunique portée par les citadines. À l'origine sobre et ample, elle a progressivement évolué pour intégrer des techniques de couture plus élaborées, des coupes structurées et des finitions raffinées. Cette transformation lui a permis de conjuguer authenticité et modernité, tout en conservant son essence traditionnelle.

Apparue à la fin du XIX^e siècle, la blouza a été conçue et développée dans les grandes villes d'Oranie, notamment à Tlemcen et Oran. Ces centres urbains, carrefours culturels et commerciaux, ont favorisé son essor et son raffinement.

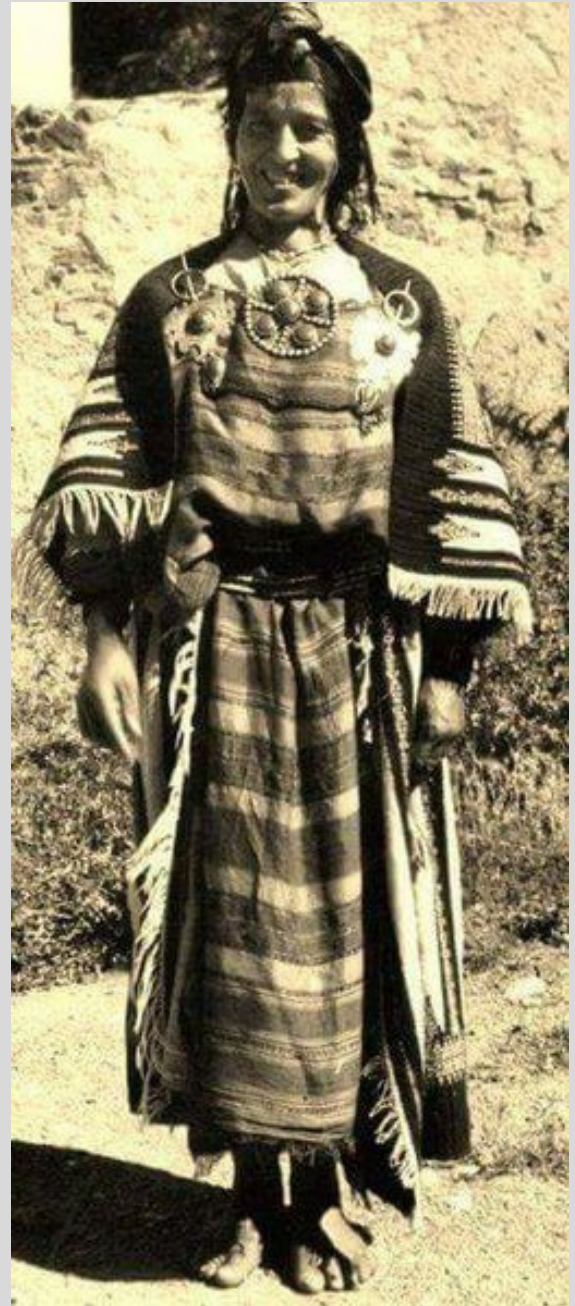
De là, elle s'est progressivement diffusée vers d'autres régions du pays, devenant une tenue incontournable des cérémonies, des fêtes et des mariages, tout en demeurant un marqueur fort de l'élégance féminine algérienne. Véritable symbole vestimentaire du nord-ouest algérien, la blouza est aujourd'hui à la fois une tenue identitaire et un vêtement en perpétuelle évolution. Elle s'adapte aux tendances contemporaines à travers la diversité des tissus — soie, satin, mousseline ou velours — ainsi que par la richesse de ses broderies, de ses perles et de ses ornements. Chaque création peut ainsi refléter la personnalité de celle qui la porte, tout en respectant les codes hérités du passé.



Taquendurt

La Robe Kabyle (en kabyle : Taquendurt) est l'un des costumes traditionnels les plus emblématiques d'Algérie et le vêtement identitaire par excellence de la région de Kabylie. Elle se distingue par ses couleurs éclatantes, rouge, jaune, vert ou bleu, harmonieusement associées à des lignes simples et à une coupe droite, offrant à la fois confort et élégance. Aujourd'hui encore, la robe kabyle est portée au quotidien par de nombreuses femmes et jeunes filles, tout en étant mise à l'honneur lors des fêtes, des mariages et des célébrations culturelles.

Ancrée dans cette région montagneuse du nord de l'Algérie, la Taquendurt reflète profondément l'identité et le savoir-faire amazigh (berbère). Ses motifs géométriques, souvent symboliques, et ses broderies colorées réalisées à la main traduisent un héritage ancestral transmis de génération en génération. Chaque détail — des galons tissés aux ornements brodés — exprime un attachement fort aux traditions, tout en laissant place à des interprétations modernes qui renouvellent ce patrimoine vivant.



Sud algérien : un art vivant

Dans le Sud de l'Algérie, la broderie s'épanouit sur des tissus à tissage fin, délicatement façonnés en laine. Chaque support est une fenêtre ouverte sur l'environnement immédiat : les dunes, les oasis et les villages s'y reflètent, traduits en motifs colorés et symboliques.

Les broderies racontent des histoires silencieuses : étoiles scintillantes, lézards agiles, signes amazighs ancestraux, zigzags et formes géométriques se mêlent avec harmonie. Les fils, en laine ou en coton, tissent des arabesques éclatantes de couleurs — jaune solaire, rouge profond, vert éclatant, blanc lumineux offrant à chaque pièce un équilibre subtil entre la tradition et l'esthétique.

À Touggourt, ce savoir-faire se manifeste sur des coussins, des châles et des tuniques, souvent travaillés au point de croix avec une minutie remarquable. Chaque geste du brodeur est un hommage aux générations passées, perpétuant un art transmis avec patience et amour.

Le style de Touggourt partage des affinités avec celui de Ghardaïa, traduisant des échanges culturels anciens, mais conserve toujours sa singularité. Dans le Sud algérien, la broderie n'est pas seulement un artisanat : elle est une poésie tissée, un dialogue entre la couleur, le motif et la mémoire des hommes.

Comme le souligne Bernadette Dufrêne en 2025 dans son ouvrage "Les Broderies en Méditerranée, " les patrimoines brodés de la Méditerranée sont parmi les plus inspirants".

La broderie algérienne s'inscrit pleinement dans cet héritage. S'intéresser aujourd'hui à la broderie algérienne, c'est reconnaître la place singulière qu'elle occupe dans le renouveau actuel de l'expression textile, tant dans l'art contemporain que dans la mode. Le regain d'intérêt pour la broderie ne doit rien au hasard, ces deux champs, en dialogue constant, se tournent vers des héritages qu'ils redécouvrent et réinterprètent. Riche de techniques, de motifs et de savoir-faire transmis de génération en génération, le patrimoine brodé algérien constitue une source d'inspiration majeure.



Il ne se limite pas à un témoignage du passé : il nourrit la création contemporaine et affirme, aujourd'hui plus que jamais, sa vitalité, et sa capacité à se réinventer.





Brokk'Art

Hania ZAZOUA



BROKK'ART, l'ovni culturel algéro-lyonnais qui réenchante la rue Thiaffait



Cet été à Lyon, comme ailleurs, on a beaucoup parlé de réchauffement climatique, de tensions liées à un climat socio-économico-politique tendu, de vents chauds, de canicule, et d'autres sujets brûlants.

Mais avez-vous entendu parler de BROKK'ART, cet « ovni culturel venu tout droit d'Alger », qui sème joie et couleur dans le 69 — du 1er au 6e arrondissement, et bien au-delà ?

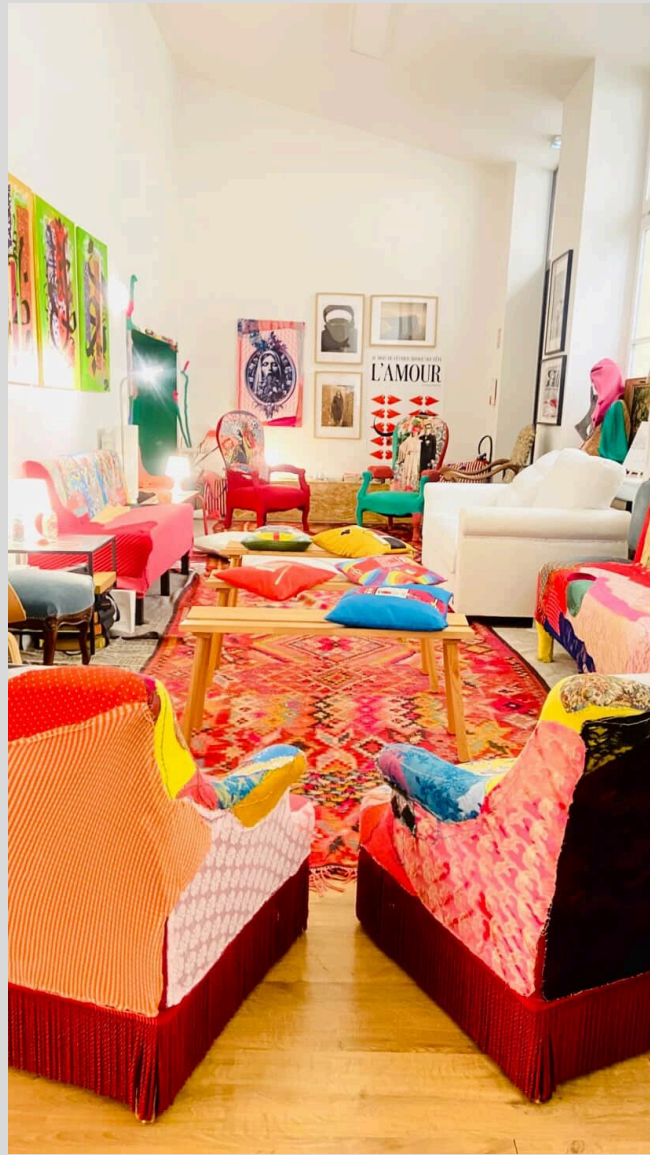
Au cœur de la rue Thiaffait, dans le 1er arrondissement lyonnais, lieu historique du Village des Créateurs, de nouveaux esprits arty viennent aujourd'hui bousculer les habitudes. Désormais, des boutiques créatives, sélectionnées sur concours par la Métropole de Lyon, ouvrent leurs portes au public lyonnais et aux visiteurs du monde entier.

Hania artiste, designer, curatrice, poulpe comme elle se définit est aussi fondatrice de cet ovni BROKK'ART, cette embarcation culturelle qu'elle mène depuis l'Afrique du nord à travers la méditerranée avec son acolyte et mari SVËN et leur fille Sarahloo, elle a choisi de conter via ses œuvres notamment brodées les récits venus d'ailleurs, transgénérationnels transmis des grands mères. D'abord la sienne, sa muse puis celles prises en photos par Marc Garanger qu'elle vient farder lunettes pour atténuer le regard

douloureux, leur mettant un pansement de dentelles sur les joues et un rouge à lèvres rouge, des fleurs dans le cheveu, Hania vous propose de vous assoir sur ses « fauteuils câlins » fauteuils couture qui proposent à Marie, Myriam, Frank, Mohammed, Jean, Jacques, Zina, Clervi et Samuel et d'autres de reprendre son souffle, poser les fardeaux, regarder, écouter et poser là les valises du passé, un nouveau départ sans faire le déni de l'histoire mais en misant sur avenir serein et doux à co-construire.

Tout cela vous intrigue peut être, venez donc au passage Thiaffait découvrir l'enchantement BROKK'ART de ce lieu magique au détour de la rue René Leynaud.

Ps. : Ces artistes designer proposent de vendre des accessoires créateurs pour financer le crucial, vous recevoir en chaire et en os pour des expo, des rencontres, des expériences culturelles et des talk inspirants





Sur nos traces ...

Yacine ADIDOU, étudiant Droit et Finance - Université Jean Moulin Lyon 3

“ *Rassembler, transmettre et créer du lien avec sa diaspora : tels étaient les objectifs de l'université d'hiver organisée à Alger du 25 décembre 2025 au 2 janvier 2026 par le ministère des Affaires étrangères et à laquelle j'ai pu participer.* ”

Cet événement a réuni 52 étudiants algériens provenant d'une vingtaine de pays différents. Pendant sept jours, nous avons suivi un programme dense mêlant découvertes culturelles, rencontres et échanges.

Dès les premiers jours, l'émotion était au rendez-vous. La visite complète de la Grande Mosquée d'Alger, troisième plus grande mosquée au monde, restera pour moi un moment fort, notamment avec l'ascension au sommet de son minaret, le plus haut du monde, offrant une incroyable vue sur Alger.

La découverte de lieux chargés d'histoire nous a tous profondément bouleversés. La visite du Musée National du Moudjahid et la rencontre avec d'anciens moudjahidine, a été l'un des moments les plus marquants de cette université d'hiver. Leurs témoignages, livrés avec émotion, nous ont rappelé le prix de l'indépendance et le devoir de mémoire qui nous incombe.

Au-delà de l'aspect culturel, nous avons visité des universités de renom, comme le Pôle Universitaire de Sidi Abdallah ou le Centre de Recherche sur l'Information Scientifique et Technique (CERIST), en rencontrant des professeurs, chercheurs et étudiants qui nous ont présenté les nombreuses activités développées au sein de ces centres. La plus marquante était l'accompagnement des startups, permettant aux étudiants de concrétiser leur projet académique, avec un lancement sur le marché. Enfin, les rencontres avec de hautes autorités de l'État, le Ministre des Moudjahidine et des Ayants-droit, le Secrétaire d'État chargé de la communauté nationale à l'étranger, le Président de l'Assemblée Nationale Populaire et le Président du Conseil de la Nation, ont constitué un moment fort de cette semaine. Ces échanges impressionnants nous ont permis de nous présenter et de donner voix à une jeunesse algérienne de la diaspora, engagée, ambitieuse et porteuse d'espoir pour l'avenir de notre pays.

En tant qu'étudiant né en France, j'ai grandi avec une identité façonnée entre deux rives, avec un attachement profond à l'Algérie. Si je m'y rendais régulièrement, ce lien vivait intensément en moi, sans que je sache comment le matérialiser. Cette université d'hiver a été un véritable déclic. En découvrant mon pays autrement, en échangeant avec d'autres jeunes de la diaspora et en rencontrant celles et ceux qui œuvrent chaque jour, j'ai ressenti une fierté nouvelle et une responsabilité. Aujourd'hui, je ne me projette plus comme un algérien de passage, mais comme un acteur engagé, désireux de donner de son temps, de ses compétences et de son énergie au développement de ce pays pour lequel mes grands-parents se sont battus.

Cette université d'hiver ne s'est pas achevée le dernier jour du programme. Elle se prolonge aujourd'hui à travers les liens créés entre les étudiants de la diaspora, mais aussi avec celles et ceux qui nous ont accompagnés avec dévouement et générosité. En quelques jours seulement, nous sommes devenus une famille, dispersée à travers le monde, mais réunie par un attachement commun à l'Algérie et par des souvenirs qui resteront à jamais gravés.





Mustapha SKANDRANI

Pour nous contacter <https://consulat-lyon-algerie.fr/>

